

Dossier de presse

Mauvais Genres ou la beauté convulsive

Murielle Belin, Camille Ducelier, Nathalie Latour
Myriam Mechita, Théo Mercier, Marie Morel
Bruno Pélassy, Tom de Pekin, Diane Réa
Elsa Sahal, Julien Salaud, Jean-Luc Verna

Soirées cabaret et performances

La Bourette, David Noir, Monsieur K
Lalla Morte, Quentin Dée, Karen Chessman

Bande son : Laurent Paulré

Exposition 17.02 > 07.05.22

Vernissage mercredi 16 février à 19h en présence des artistes
Avec une performance de La Bourette, muse de l'exposition



Mauvais Genres ou la beauté convulsive

Il existe des professions étranges, non répertoriées, qui permettent d'entrouvrir les portes de mondes parallèles, intimes et fantasmatiques. *Mauvais Genres*, magazine radiophonique créé par François Angelier en 1997 sur France Culture, offre cette possibilité. Cette émission de radio rassemble tous les samedis soir de 22h à 23h de mauvais garçons et des filles diaboliques qui, tou.te.s revendiquent des fantaisies coupables, envies déviantes ou obsessions incandescentes : chacun.e y défend avec exaltation un univers lié à la culture populaire ou à des arts en marge.

Depuis une douzaine d'années, grâce à ma chronique *L'Encyclopédie pratique des mauvais genres*, je recueille les confessions d'artistes, des personnalités souvent peu familières du grand public, tantôt décalées, tantôt déroutantes, parfois sombres mais toujours sincères dans leur démarche comme dans leurs excès. Ainsi, au fil du temps et des rencontres, m'est apparu un paysage créatif de pratiques artistiques et de modes de vie en marge que je souhaite partager, ici, au Parvis, avec Magali Gentet, avec en filigrane, cette interrogation : qu'est-ce que le « mauvais genre » aujourd'hui ? Apparue sous la plume de Balzac en 1835, cette formule, joliment désuète de nos jours, permet toutes les interprétations : on peut se l'approprier, la décliner selon ses envies. Libre à chacun.e d'en faire sa propre définition.

Si *L'Encyclopédie pratique des mauvais genres* devait être un manifeste, j'aimerais qu'il incarne et défende la singularité et les chemins de liberté. En cela, je remercie François Angelier de m'avoir mise sur les chemins mauvais genres, Laurent Paulré, réalisateur de l'émission, de créer un écrin sonore et musical pour ces paroles rares et Magali Gentet, directrice du centre d'art contemporain du Parvis, d'avoir ouvert ses portes à ces personnalités vibrantes auxquelles l'exposition *Mauvais Genres ou la beauté convulsive* rend pleinement hommage.

**Céline du Chéné, productrice à France Culture et chroniqueuse à Mauvais Genres
Co-commissaire de l'exposition *Mauvais Genres ou la beauté convulsive***

Qu'on se le dise, et faites-le savoir, le mauvais genre ne se définit pas, ne s'enseigne pas, pas plus qu'il ne se marchande. Il est même, par excellence, ce qui échappe à toute méthode et tout magasin d'accessoires. C'est, d'abord et avant tout, une possession, une expérience, un risque. Une onde toxique, un miasme malsain, une vibration violente qui vous signale que soudain, là, maintenant, pour vous et sans trop le savoir, non seulement une limite a été franchie, mais que l'idée même de frontière, de transgression, n'opère plus. Vous êtes sorti du rang, arraché à l'orbite. Un processus fatal est engagé : vous êtes livré.

Là, vraiment, dit-on souvent, vous passez les limites, dépassez les bornes. Le Mauvais Genre, lui, ridiculise l'idée même de limite, ne s'abaisse pas à transgresser des frontières qu'il réfute. Passer les bornes, c'est encore les respecter. Le Mauvais Genre ne détruit pas la maison commune, il la rend inhabitable. Il sinistre toute chose presque en secret. Sauve les apparences pour mieux perdre l'âme profonde. Il n'est pas ferment de progrès ou horizon d'espérance, mais accès à la source noire.

« Ma rage d'aimer donne sur la mort comme une fenêtre sur la cour. »
(Georges Bataille)

Le Mauvais Genre échappe à la panoplie, ne s'endosse pas comme un uniforme. Il émane, rayonne, imprègne. Et c'est définitif, car si l'« on est puceau de l'horreur, comme on l'est de la volupté » (Céline), ce sont des virginités qui ne se raccommoient pas. On ne revient pas des suaves angoisses et indicibles vertiges délivrés par le monde des Mauvais Genres.

Qu'il se tapisse dans une image filmée, s'abrite dans le détail d'une sculpture ou soit recélé par une phrase ou un vers, il est une blessure adorable et vous reste telle une incatrisable caresse. Son nom est lésion. Le Mauvais Genre n'est pas un porche qu'on passe, il est une trappe qui vous avale tout cru, un piège qui ne rend pas ses victimes. Certaines révélations, le secret chuchoté à l'oreille de certains élus, font qu'entre le monde et eux, il y a désormais de « l'irréparable ».

L'univers en expansion de Céline du Chéné, cette orpailleuse de l'insolite dont le surfon tamis ne laisse passer que les pierres rares, les pépites insensées et les grains insolites, témoigne de cette irrémédiable expérience. On ne trouvera pas là d'artistes et de créateurs, mais des témoins qui tentent de tracer, d'en dire plus sur ce ou celui, celle, qui les possède, d'invoquer qui les hante. Dans cette exposition, tout le monde l'a vu, mais chacun en donne une vision sans équivalent, en livre un tracé unique. Pas plus qu'il n'y a de portrait-robot du diable, il n'y a, répétons-le, de définition du « mauvais genre », rien que des traces et des empreintes. Sans doute le vieux mot de « convulsion » dit la chose au mieux, définissant celui ou celle qui a été radicalement ébranlé, jeté hors de lui-même, voir dépecé, à qui même, ce qu'il n'a pas, a été dérobé. À l'image de la beauté selon André Breton, le Mauvais Genre « sera convulsif ou ne sera pas. » Bienvenue dans le monde des écorchés vifs.

François Angelier, producteur de Mauvais Genres sur France Culture

Voilà bientôt douze ans que Céline du Chéné traque les Mauvais Genres dans son encyclopédie pratique du même nom, douze ans de recherches infructueuses car de mauvais genres, il n'en est rien. Quoi de plus normal que de ramasser la poussière noire du métro pour la sculpter, de récupérer des peaux mortes pour en faire une tapisserie ou encore de se sentir homme femme cheval ?

Non rien d'extraordinaire, seulement des invités singuliers ne cherchant qu'à partager leur univers et leurs rêves.

Ainsi, vous comprendrez que la responsabilité de mettre en ondes une telle Encyclopédie n'est pas une mince affaire, certes il y a le montage, enlever par-ci par-là quelques hésitations, remettre en ordre quelques mots ou idées dispersés, simple étourderie ou bien est-ce l'effet du stress devant ce micro tendu, prêt à capter la moindre petite fragilité. Essayez, vous verrez.

Puis vient le moment délicat du choix de la musique, de la bande-son pour enrober, porter ces mots, accompagner une voix chevrotante ou hésitante, apporter un peu de mystère sur une voix trop assurée, un peu de sensualité là où elle pourrait manquer, accorder, non pas les violons mais les timbres, les harmonies, mettre en lumière les interstices, l'entre-les-lignes et les non-dits, sans pour autant jamais trahir ou falsifier. L'écueil serait bien là : atteindre le mauvais genre par un mauvais alliage à l'image d'un couple mal assorti, et rompre l'équilibre fragile entre les genres.

Laurent Paulré, réalisateur de Mauvais Genres sur France Culture

Mauvais Genres, c'est quoi ?

S'il y a une chose à faire le samedi soir... quand on ne sort pas (mais qui sort aujourd'hui, n'est-ce pas ?) c'est : se servir un verre de vin blanc sec, s'installer dans un confortable canapé plongé dans la pénombre et tourner le bouton de la radio sur les ondes de « Mauvais Genres », émission décalée et sulfureuse diffusée chaque semaine à 22h sur France Culture.

Là, officie une clique étrange qui interviewe et dialogue avec des personnages non moins surprenants. « Mauvais Genres », émission radiophonique culte, présente ce que le monde porte d'hors norme, de déviant, de contaminant, de subversif, d'irradiant, de frondeur, de toxique mais aussi de sublime. Et gangrène ainsi nos cerveaux et nos oreilles par trop conformistes.

Alors *Mauvais Genres* c'est quoi, c'est qui ?

Une culture et des pratiques pour personnages douteux ?

Un terrain de jeux pour celles et ceux qui se plaisent à outrepasser les règles, à déconstruire les tabous, à rire des convenances pour mieux les bousculer ?

Des amateurs d'expériences déviantes, aux modes de vies hors-normes ?

Une comédie humaine aux usages mal définis ?

Véritable cour des miracles parasitaire, créative et subversive, ceux qui hissent haut le mauvais genre échappent à toute classification !

Car être mauvais genre n'est pas qu'un état ou un moment de « punkitude » hasardeux. Et là encore faudrait-il donner une définition du punk qui est bien loin de ce que le commun des mortels conçoit.

Couchée à 5 heure du mat habillée

Levée à 8

Refllet dans le miroir : œil torve, cheveux en bataille, rouge à lèvres qui barre encore la moitié du visage

Pas encore mauvais genre tout ça...

Car il n'y a pas de juste milieu dans le mauvais genre.

Il n'y a pas d'à peu près ou de temps en temps.

On est mauvais genre au plus profond de son être ou pas.

On est mauvais genre à en crever.

On est inconvenant, décalé, voire dangereux et on ne le choisit pas.

Le mauvais genre est beau et convulsif. Puissant et destructeur, il s'infiltré dans tous les pores de la peau.

Il n'a pas de limites, pas de barrières, pas de frontières. Pas de codes, pas de règles, pas de lois.

Il est enivrant et fatal.

A la vie, à la mort, on ne l'apprivoise pas, pas plus que l'on ne s'en défait.

Or c'est justement, dans cette zone mal famée, sombre et mystérieuse qu'est le mauvais genre, que s'élabore un autre rapport au monde, que s'inventent de nouveaux imaginaires artistiques et de nouvelles jouissances.

Pensée sous l'angle des « Corps érotiques », des « Mondes invisibles », du « Cabaret et du burlesque », des « Cabinets de curiosité », l'exposition Mauvais Genres ou la beauté convulsive représente sans aucun doute un nouveau territoire d'exploration, de découverte et de recherche qui déborde les limites convenues de l'art et de l'esthétique pour formuler de nouvelles configurations, résolument inquiétantes et fascinantes. Des espaces où le langage et la culture de la morbidité trouvent enfin une place, la vieillesse féminine et ses plaisirs également. L'érotisme en sublimation, tout comme le corps travesti, androgyne, queer, mutant et ouvert, dont s'esquisse, en ce début de siècle, la post-humanité. Enfin, l'ésotérisme, c'est-à-dire les réalités méconues, imperceptibles, inexpliquées qui interviennent en particulier dans le processus artistique.

Il n'y a finalement pas un mauvais genre, car il se conjugue au pluriel.

C'est ainsi que l'exposition ouvre sur un cabinet de curiosités, petit théâtre des étranges, rassemblant des artistes mus par un certain goût pour l'hétéroclisme, l'inédit, l'inouï.

Marquant l'entrée du lieu, deux néons de la jeune artiste toulousaine Diane Réa annoncent ce qui est sans doute le premier mauvais genre : le féminin !

Lumière rouge au bout du tunnel, installé à côté de la loge de La Bourette, muse décadente de l'exposition, est la reprise d'un mode d'emploi pour le placement d'anneaux vaginaux contraceptifs. De couleur rouge et clignotant il évoque les lieux de prostitution.

A sa droite, caché dans une petite alcôve, le second néon *Je gicle, tu gicles, iel gicle*, explore un pan méconnu du plaisir féminin : l'éjaculation !

Plus loin, accrochées sur le mur noir, nous découvrons les étonnantes céroplasties de Nathalie Latour, miniatures de corps ou morceaux de corps dépecés et traités à la cire selon une technique ancienne. Découvrant l'anatomie profonde et insoupçonnée de nos « intérieurs », les œuvres de Nathalie Latour ravissent sublimement les corps à la mort.

Les œuvres de Murielle Belin décortiquent également le vivant et le non vivant. Ses bocaux conservant des fœtus chimériques nous permettent d'aller au plus profond de l'humain, de la vie et de la mort. L'artiste interroge les présupposés du beau et du laid, du morbide et du sain. Par ailleurs, une série de petits tableaux se déploie sur les murs et dévoile l'étonnante exécution de l'artiste, digne des plus grands artisans du Moyen Âge.

Julien Salaud, en ensorceleur, explore les forces et la symbolique qui unissent l'homme à la nature. Ce faisant, il crée des créatures fantastiques, des hybrides, moulés d'après son propre corps. L'artiste déploie ainsi un monde surprenant inspiré de légendes, de rituels, qui interrogent notre rapport à la nature, à l'animalité. Comme ici, lorsque le Printemps naît de l'homme, à moins qu'il ne le tue.

Déployées dans l'espace, les œuvres organiques, mutantes et érotiques d'Elsa Sahal se montrent impudiques. Telle son *Alanguie*, Vénus exubérante dont les seins démultipliés pointent dans toutes les directions. L'œuvre monumentale, interroge les modalités de représentation du corps féminin. Tandis que *Les trois sombres* et *Déjeuner sur l'herbe* sont chorégraphiées par l'artiste de sorte à évoquer des acrobaties amoureuses.

Amours sans organes de Théo Mercier, artiste plasticien passant régulièrement du côté de la scène, représentent deux mains prothétiques hyperréalistes logées chacune dans un coquillage. Ces deux spécimens sont des hybrides qui attestent du perpétuel processus de transformation du vivant. Mais, elles évoquent également, et en particulier dans cette exposition, le plaisir onaniste au féminin.

En 1995, *L'Origine du monde* de Gustave Courbet entrait dans les collections du Musée d'Orsay. Avant cela, personne ne l'avait jamais vue. A l'exception de quelques initiés auxquels le psychanalyste Jacques Lacan, dernier propriétaire privé de l'œuvre, dévoilait la peinture qu'il cachait derrière un rideau.

Faisant face aux sculptures d'Elsa Sahal, se cache, derrière un voileage, une œuvre de Myriam Mechita, *Solstice de fin*. Un « dessin rouge » réalisé, comme toutes les œuvres de cette série, après une séance de voyance. Pour Myriam Mechita, le visible compte autant que l'invisible. La scène qu'elle voile et nous dévoile, révèle une intimité sexuelle qui pourtant ne montre rien. Comme le précise l'artiste « voir et rendre visible ne peut se soustraire à l'invisible ».

Le dessin est l'élément central du travail protéiforme de Jean-Luc Verna. Tour à tour dessinateur, chanteur, comédien, danseur, performeur et adepte du tatouage dont il couvre son corps, l'artiste au talent hors-pair tutoie les cieux comme les bas-fonds. Pour l'exposition, Jean-Luc Verna propose une série de dessins tous plus caustiques les uns que les autres. Ainsi que plusieurs sculptures dont un *Miroir Raphé* à l'usage insoupçonnable.

En 2002, Bruno Pélassy nous quittait, bien trop jeune. Autodidacte, l'artiste qui n'a jamais fait d'école d'art, a suivi une formation en textile et joaillerie. C'est, inspiré par la haute couture, ses techniques et ses matériaux, que Bruno Pélassy a créé des œuvres où se mêlent bricolage, travail minutieux du verre, du cristal et du tissu. *Viva la muerte* est un rideau de perles de verre qui fonctionne comme un oxymore... Difficile en effet de célébrer la mort... Et pourtant.

Deux autres petites œuvres sont également présentées dans l'exposition. Une main gantée de noir semblant faire le signe du diable et un œuf d'autruche dont l'intérieur est orné de dessins de Jean-Luc Verna et de pierres semi précieuses.

Ce premier espace, partagé en deux par un long chemin noir, mène à un second fermé par un rideau. Ce lieu, un salon, est traversé par les problématiques des genres et de la sexualité. Il présente un ensemble d'œuvres érotico-ludiques de Tom de Pekin, artiste militant LGBTQI+, dessinateur, peintre, graphiste, réalisateur et performeur. Mais également de Marie Morel et de Camille Ducellier.

Au fond de l'espace, projetées sur un mur noir, deux vidéos de Camille Ducellier, aux formats smartphone, se succèdent. Camille Ducellier, plasticienne et réalisatrice, s'intéresse aux corps, aux genres, aux sorcières contemporaines, mais aussi à la sensibilisation de chacun-e à d'autres réalités. Avec *Sorcière Lisa*, la vidéaste explore la revendication de l'hyper féminité de Lisa, jeune femme auto-proclamée « cagole » qui en assume librement le rôle. Tandis qu'avec *Gender Derby*, autre vidéo documentaire, elle suit le parcours de Jasmin, un jeune homme trans-genre, passionné de roller derby qui trouve dans ce sport l'énergie pour assumer sa transition.

La sexualité des veilles dames, enfin, est une peinture relief de Marie Morel, artiste inclassable et trop invisibilisée, qui traite d'un des thèmes les plus mauvais genres qui soit : le plaisir charnel et l'intimité d'un âge que l'on considère dépassé et dont on affirme qu'il doit renoncer à la pulsion, à l'envie, à l'érotisme et au sexe...

Pas plus sous-culture que contre-culture, le mauvais genre n'est donc pas univoque. Il évolue d'une époque à l'autre, d'une société à l'autre, d'un être à l'autre. Il est l'expression plurielle et diverse de nouvelles formes et concepts de la culture sans cesse renouvelés, qui n'appartiennent pas aux canons classiques de leur époque. Et qui ne le seront jamais.

Mais *Mauvais Genres ou la beauté convulsive*, elle, est métamorphique. Elle expose des œuvres et des artistes qui, chacun.e à leur manière, entendent protester contre ce que serait cet ordre qui prétend définir ce qu'est l'art, l'esthétique, le bon goût, la morale. Qu'elles soient filmées, sculptées, peintes, dessinées, mises en musique ces expressions des Mauvais Genres et des Beautés Convulsives sont en elles-mêmes des formes de protestation où seules se retrouvent les âmes dangereuses. En êtes-vous ?

Magali Gentet, responsable du centre d'art contemporain du Parvis et co-commissaire de l'exposition

Quelques œuvres de l'exposition (sélection)



© Nathalie Latour, *Latromaia*. Mélange céroplastie, pigments naturels.
Photo Thomas Deschamps



© Camille Ducellier, *Gender Derby*. Photo : Marie Rouge.



© Jean-Luc Verna, *Médusine*, 2016. Moulage, corail, marbre, 16 x 30 x 30 cm. Courtesy de l'artiste et Air de Paris, Romainville.



© Julien Salaud, *Printemps (ma nymphe)*, 2013. Moulage à la bande plâtrée, mousse expansée, perles, coton, bois, vis, clous, colle, 200 x 198 x 157 cm.



© Théo Mercier, *Amour sans organes V*, 2019. Coquillage, prothèse de main en silicone, socle en bois, 98 x 10 x 10 cm. Photo : Erwan Fichou.



© Camille Ducellier, *Sorcière Lisa*. Photo : Marie Rouge.



© Nathalie Latour, *Orphée*, mélange céroplastique, pigments naturels. Photo Thomas Deschamps



© Bruno Pélassy, *Sans filtre*, 2000. Gant de chevreau, citrine, vison, cire à cacheter, marbre, bronze, 31 x 11 x 9 cm. Photo AAA Production/Michel Coen. Courtesy Famille Pélassy et Air de Paris, Romainville.



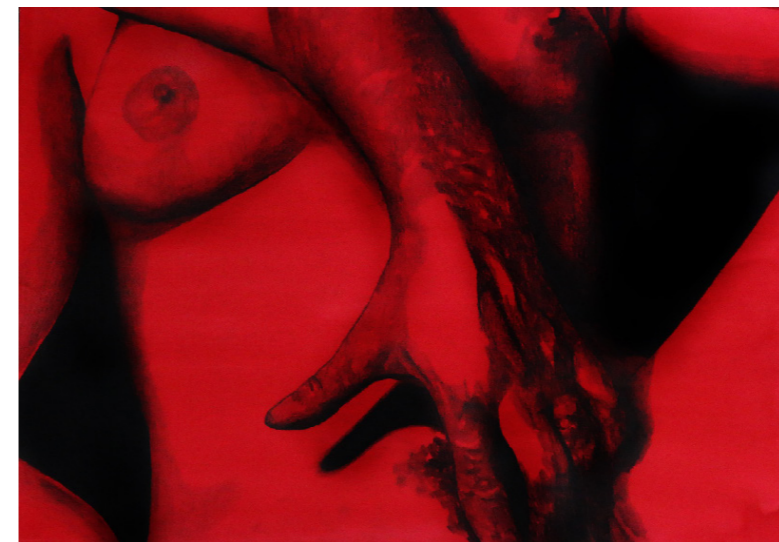
© Diane Réa, *lumière rouge au bout du tunnel*, 2021. Néon, plexiglas, 70 x 40 x 15 cm.



© Murielle Belin, *Symphonie des gastéropodes*, 2011. Coquilles d'escargots, fourchettes à escargots, terre et peinture à l'huile dans boîte vitrée, 14 x 84 x 10,5 cm.



© Elsa Sahal, *Déjeuner sur l'herbe*, 2021. Céramique émaillée, 69 x 61 x 51 cm. Courtesy de l'artiste et galerie Papillon.



© Myriam Mechita, *Solstice de fin*.



© Tom de Pekin, *Dessin d'archive 40*, 2020. Crayon graphite, 24 x 32 cm. Photo : Stéphane Desplanches.

Textes et articles de presse (sélection)

Murielle Belin

aralya.fr

<https://www.aralya.fr/expositions/murielle-belin/>



© Murielle Belin, Cronos, 2020. Peinture à l'huile, terre, bois, peinture à l'eau, 29 x 54 x 9 cm.



MURIELLE BELIN

GALERIE GRAND'RUE POITIERS

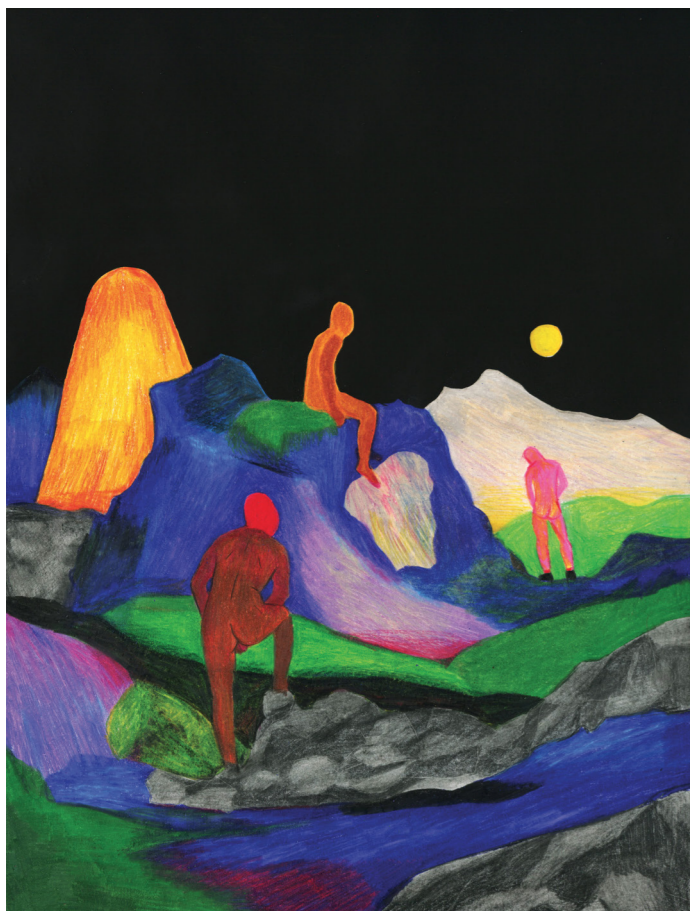
Envoutante, fascinante, inquiétante et néanmoins séduisante, tellement dense, l'œuvre de Murielle Belin a de quoi laisser pantois. Voilà maintenant une douzaine d'années – seulement pourrait-on dire – que cette jeune (née en 1976) artiste ne cesse de se renouveler en poursuivant sa quête. Aller au plus profond de l'humain, donc creuser la vie et la mort, pour atteindre l'esprit ; interroger le monde à travers ses mythes ancestraux, fondateurs, ses mythologies. Invoquer la mémoire collective tel est son propos. une remise en question, histoire des opposés, du beau et du laid, du morbide et du sain. du saint... à l'ange tutélaire de l'univers, le mal, la douleur, la prison du corps et l'asile de la moralité. l'imagination de Murielle Belin est fertile : un terreau où pousse des visions. des augures, pour l'artiste en pythie.

« J'essaie de trouver une beauté personnelle. je veux faire beau mais pas mièvre ! » dit-elle simplement. alors, regardeur aux yeux écarquillés devant tant de représentations folles et puissantes, que, dans l'immédiateté on n'y verra que violences et monstruosités, il te faut respirer un grand coup... pour fuir lâchement ou, au contraire, se décider à aborder les rives d'une autre réalité.

« Je ne fais pas de la peinture comme un divertissement » déclare Murielle Belin. on aurait tort de s'arrêter à la première impression, qui, certes est forte, mais plus forte que mauvaise. laissons-nous guider : l'artiste « aime orienter le regard ». tombons sous le « charme » de cette œuvre qui relève du merveilleux, du féérique, du légendaire. l'art comme magie si ce n'est sorcellerie... l'ironie commence ici dans l'aspect vénéneux de cette création hors normes, hors temps.

L'œuvre de Murielle Belin est un univers, un paysage mental. osez entrez dans le jardin des supplices, entre éros et thanatos, laissez vous aller à vos pulsions, pechez en toute impunité, sans concession ni confession, jubilez et tremblez, ricanez mortels pendant qu'il en est temps.

Extrait d'un texte de Patrick Le Fur (mai 2015)



© Tom de Pekin, Décors montagneux, 2015. Dessin à la gouache et au crayon, cadre bois et verre, 32 x 42 cm. Photo : Stéphane Desplanches.



© Myriam Mechita, La maison dans la maison.

Interview : Camille Ducellier, les sorcières comme figures écoféministes contemporaines

Rencontre avec la réalisatrice et plasticienne Camille Ducellier, dont l'œuvre s'intéresse aux corps, aux sorcières contemporaines, mais aussi à la sensibilisation de chacun-e à d'autres réalités. À d'autres vies, d'autres voix.

Au centre de la création de Camille Ducellier, il y a les corps. Elle les envisage sous l'œil de sa caméra – étrange prolongement du sien – dans toute leur diversité. Pour elle, au-delà de sa fascination même de la chair, il s'agit d'« échapper à cette standardisation qui gagne nos existences ». Dans ce qu'elle présente, mais aussi dans la manière dont elle le présente, il y a chez l'artiste une multiplicité et une connectivité qui dépassent parfois le médium. Croiser les formes concrètes (la peinture, l'art interactif, le documentaire) lui permet de croiser les voix. D'enrichir le sens.

Féministe ascendant écoféministe, queer, militante, et vouant une passion toute singulière à la figure de la sorcière d'antan et d'aujourd'hui, Camille Ducellier est une créatrice composite. Bien que le documentaire soit son format de prédilection, elle ne peut s'empêcher de lui faire dépasser sa propre définition. Ce franchissement permanent – des limites, des identités, des formats – donne à son travail une singularité devant laquelle il est impossible de rester indifférent-e-s.

En ce moment, elle autoproduit une série intitulée SALVIA (« comme la sauge », m'a-t-elle précisé). Une fois de plus, elle se fascine pour les croisements complexes des existences et décide de nous immerger pour une nuit et un jour dans la vie d'une sorcière contemporaine. Si les deux premiers épisodes sont actuellement diffusés dans des festivals (*Sorcière queer* et *Sorcière wicca*), elle ne dispose pas pour l'instant de l'argent nécessaire pour réaliser les quatre autres. Cette dure recherche de financement fait aussi partie de sa réalité, en tant que réalisatrice engagée. En tant que femme.

Peux-tu te présenter rapidement, nous dire d'où tu viens, ce que tu fais ?

Je suis plasticienne et réalisatrice. Les deux métiers sont liés. J'aime tisser des liens entre la matière et la lumière. Bien que mon travail ait pris racine dans les arts, je me suis peu à peu orientée vers une approche hybride, entre arts plastiques et cinéma. J'ai progressivement favorisé l'art documentaire qui est le noyau de ma démarche. J'en réalise depuis dix ans, qu'ils soient linéaires, interactifs ou transmédiés. Peu importe les formes, c'est avant tout le corps, ses mutations, ses hésitations, ses frontières qui sont au centre de tous mes projets.

L'évolution de mes démarches ces dernières années est plus orientée vers le Web documentaire, l'art interactif et la réalité virtuelle. À la suite de mon passage au Fresnoy en 2010-2011, j'ai pu poursuivre dans le domaine des hybridations formelles en m'appuyant sur de nouveaux médias et de nouvelles technologies.

La sorcière contemporaine concentre aussi beaucoup ton attention.

Oui ! Depuis 2009, je réfléchis en effet autour de cette figure singulière, ce qui s'avère finalement assez logique. Mon intérêt personnel et artistique pour les sorcières modernes découle de mon travail autour des corps, des genres et des féminismes. Les films *Sorcières, mes sœurs* (2010) et *Reboot ME* (2016), la série *Salvia* (2016), les docs sonores *Le Guide du voyageur astral* (2015) et *La Lune noire* (2016) participent d'un même cycle thématique autour de cette figure.

Pourquoi cet attachement tout particulier au format documentaire ?

Personnellement, je suis toujours profondément bouleversée lorsque j'en vois un bon, comme si une histoire réelle me troublait davantage qu'un récit incarné par des acteurs-rices. Mais sans tomber dans cette binarité absurde docu/fiction, avant tout, il y a le film. Et la façon dont il est élaboré varie : l'enquête menée, l'importance des rencontres, la place à l'improvisation, le travail avec des acteurs-rices ou des non professionnels-le-s, l'utilisation de décors naturels ou construits, etc. Disons que j'aime partir des rencontres et de mes propres expériences pour créer une fiction du réel. J'ai plus de mal à construire une narration à partir de mon imaginaire. C'est juste ça, je pense.



Sorcière wicca, 2016. (© Camille Ducellier)

Tu l'as mentionné précédemment : peux-tu m'en dire plus sur *Reboot ME* et sa genèse ?

Reboot ME est un « Web art divinatoire documentaire ». Vaste concept ! Plus concrètement, il s'agit d'un site Internet sur lequel on peut vivre une expérience divinatoire et documentaire basée sur un tirage de cartomancie. Les cartes choisies sont remplacées par de courtes vidéos. Et le résultat est un film aléatoire, qui fait office de réponse à toutes les questions.

C'est un projet né d'une envie de créer un art divinatoire, qui croise à la fois une perspective féministe queer, une approche documentaire et une dimension technologique.

Il était nécessaire pour moi de repenser la terminologie de la divination, parce que j'aime explorer les formes documentaires, parce qu'il n'y a pas de raison que les sorcières ne soient pas à la pointe de la technologie, parce que j'aime créer des liens entre des choses apparemment séparées. *Reboot ME* représente beaucoup de travail. Il résiste constamment à sa propre fin, en traversant continuellement des phases de renaissance. [Le projet est accessible en ligne.]

Peux-tu expliciter la perspective féministe queer ? Est-ce lié à cette volonté de « créer des liens entre des choses apparemment séparées » ?

Absolument. Cela signifie que j'ai porté une attention particulière à penser les oracles de *Reboot ME* comme des supports d'identifications variés : plusieurs formes de féminité et de masculinité circulent entre les quatre oracles.

Comme le jour devient nuit peu à peu, le féminin et le masculin ne sont envisageables pour moi que lorsque l'on observe les dégradés successifs, les nuances, les mouvements. Pourtant, ces polarités sont des catégories socialement hiérarchisées, et c'est important également d'avoir cette conscience politique pour lutter contre cette réalité patriarcale au sein d'une pratique artistique.

Peux-tu me parler de l'influence de la sorcière américaine Starhawk sur ton travail, et expliquer un peu qui elle est pour celles et ceux qui ne la connaîtraient pas ?

Starhawk est une autrice, activiste, organisatrice de rituels, prêtresse et sorcière. Elle est fascinante. Ses écrits et la nature de sa démarche de *reclaiming* (« réappropriation » ou « revalorisation », ndlr) de la figure de la sorcière ont compté dans l'évolution de mon travail ces dernières années.

Dans son livre *Rêver l'obscur*, elle a particulièrement bien articulé la possibilité de relier le spirituel au politique à travers la pratique de rituels notamment. Son œuvre m'a certainement poussée sur un chemin artistique que j'avais plutôt emprunté intuitivement qu'intellectuellement. Non seulement ses écrits sont incroyables, mais sa personnalité aussi, et la manière dont elle envisage le « pouvoir » est passionnante. Elle parle d'un « *pouvoir-du-dedans* » par opposition à un « *pouvoir-sur* », celui que l'on subit malheureusement trop souvent.

Tu expliques que tu envisages « la figure de la sorcière comme une alliée politique ».

Oui, parce que la sorcière est une figure historique représentant des femmes affranchies, indépendantes, subversives, dangereuses, brûlées sur les bûchés des inquisiteurs. C'est donc un symbole pour beaucoup. C'est un trauma culturel dans notre histoire qui demande à être soigné. Et puis, cette figure nous rappelle les liens invisibles entre les mondes, nos connexions possibles à la nature et aux pratiques païennes et préchrétiennes, ainsi que notre capacité à sortir d'une rationalité de principe. Elle permet un trait d'union entre les mondes et entre les âges, donc, à maints égards, c'est une ressource, une alliée pour repenser notre histoire.

Tu as rencontré cinq sorcières contemporaines pour *Sorcières, mes sœurs*. Pourquoi ce choix ?

Il s'est fait progressivement, au fur et à mesure de mes recherches et rencontres, mais l'équilibre entre elles au sein du film a aussi été important dans cette décision. J'ai cherché avec ces femmes - que je connaissais déjà ou que j'avais sollicitées au préalable - une mise en scène adéquate correspondant à leur geste de sorcière, la manière dont cette figure s'incarne dans leur vie.



Chloé Delaume dans *Sorcières mes sœurs*, 2010. (© Camille Ducellier)

Et pourquoi la pellicule ?

L'un de mes rêves, sur le plan artistique, était de tourner en 16 mm. Les documentaires féministes, militants, politiques sont souvent peu valorisés, et financièrement fragiles. Ils sont parfois limités formellement, ou alors, au contraire, transcendent ces restrictions. Apporter un soin formel pour ce projet était l'une de mes motivations.

La pellicule est charnelle, le bruit du moteur au tournage est impressionnant, la découverte de ce que tu as tourné est magique, la projection peut être dangereuse, et le format carré 16 mm convient bien aux visages. Pour toutes ces raisons, et bien plus encore, il me paraissait évident d'utiliser un support inflammable pour révéler le visage de ces cinq sorcières.

As-tu un souvenir marquant qui se détache de ces rencontres ?

Ma rencontre avec Thérèse Clerc a été particulièrement touchante. Je l'ai contactée sur une intuition. Je connaissais déjà la maison des Babayagas, qui est une maison de retraite autogérée par les résidentes. En la rencontrant, nous avons longuement discuté de mon projet, de la figure de la sorcière, de son parcours de féministe, et c'est ainsi qu'elle m'a proposé de parler de la sexualité des vieilles, et notamment de la masturbation. Je n'aurais jamais pensé à filmer une scène de masturbation si, au gré de nos réflexions, nous ne l'avions pas imaginée comme un acte politique. J'étais seule durant le tournage, avec le son défilant dans mes oreilles. C'était extrêmement émouvant.



Sorcière queer, 2016. (© Camille Ducellier)

La sorcière est-elle la figure ultime de l'intersectionnalité : anticapitaliste, antipatriarcale, indépendante, etc. ?

Ultime, je ne sais pas, mais elle canalise en effet diverses transgressions possibles. C'est pour cela qu'elle doit garder sa puissance et sa charge politique. Je fais justement attention, dans mon travail, à ne pas édulcorer ou folkloriser cette figure.

Dans tes créations, tu mêles enjeux sociaux, économiques, écologiques et politiques. Quel est ton processus créatif ? Qu'est-ce qui motive l'aboutissement de tes projets ?

Dans chacun d'eux, il y a des motivations conscientes qui sont souvent liées à l'envie de donner un espace de parole à des individu-e-s en marge, d'une manière ou d'une autre. Plus largement, ma démarche s'inscrit dans la perspective de transmettre la variété des corps, des sexualités et des genres que chacun-e peut endosser en toute liberté. Il y a certainement des enjeux inconscients qui traversent également chaque projet que j'aurais du mal à rendre lisible ici, mais je ne crois pas échapper au besoin de sublimer mes propres démons à travers une pratique artistique.

Les enjeux sociaux, féministes et écologiques sont présents dans mon filtre de lecture et d'analyse, donc ils imprègnent nécessairement mes projets, mais ce sont avant tout les rencontres qui les font naître.

Te définis-tu comme écoféministe ?

J'ai trop de respect pour les pratiques écoféministes pour me désigner ainsi, mais je suis très attentive aux croisements entre féminisme, écologie et utopie, et le mouvement écoféministe m'inspire beaucoup.

Est-ce compliqué de faire un travail engagé dans ton milieu en France ?

À partir du moment où l'on s'engage dans un travail artistique sans vouloir s'adapter aux tendances, en suivant son propre rythme, il y a des possibilités d'être confronté à divers freins, personnels et institutionnels. En tant que réalisatrice féministe queer, je ne suis pas aidée, et j'ai souvent du mal à financer mes projets. Je dois parfois renoncer à certains projets qui ne trouvent pas écho, dans leur propos comme dans leur forme, auprès de commissions. Mais j'essaie de ne pas trop me focaliser là-dessus pour rester concentrée, optimiste, et ruser du mieux que je peux pour concrétiser mes projets en devenir.



Camille Ducellier. © Marie Rouge

Penses-tu que les choses dans le secteur du cinéma vont en s'arrangeant ou qu'elles n'ont finalement pas trop bougé ?

Cela a certainement changé, mais il reste énormément de boulot. Il suffit de voir la proportion de films réalisés par une femme chaque année pour constater le chemin qu'il reste à parcourir. Et je n'ose pas imaginer pour les réalisatrices et actrices racisées, pour lesquelles les opportunités restent extrêmement rares et circonscrites à de la figuration ou des seconds rôles.

Il y a un pan pédagogique dans tes œuvres (les films d'atelier *S comme sexisme*, *Bachi-Bouzouk* et *Parlez vous avec les plantes ?*, ndlr). Est-ce une part importante de ta démarche ?

Le travail artistique que je mène en milieu scolaire est vraiment très important et politique. C'est probablement l'endroit où je suis le plus sûre de la nécessité de ma présence. Ils arrivent toujours à me surprendre par leur terrible homophobie comme par leur étonnante souplesse, et c'est un challenge palpitant de mener une classe vers ces questionnements. En plus du côté humain, la relation apporte souvent des résultats plastiques surprenants comme le docu *Bachi-Bouzouk* avec des jeunes marins ou bien le film expé *Parlez vous avec les plantes ?*, réalisé par grattage sur pellicule.

Que retiens-tu de ces rencontres ? Au-delà de la nécessité, sens-tu que les choses évoluent grâce à ce genre d'initiative ?

Oui, heureusement. Il y a toujours quelques jeunes qui sont bousculé-e-s et remis-e-s en question par ma présence, et surtout par les films que l'on regarde ensemble. L'analyse de films, de séries, de pubs et de clips fonctionne très bien pour comprendre et arriver à décrypter les stéréotypes de genre. J'adore bosser avec les ados, et je suis convaincue que le travail de sensibilisation aux diverses discriminations – sexisme, racisme, homophobie... – sous la forme artistique est capital.

Nathalie Latour

Nathalie Latour, doctorante, restauratrice d'œuvres d'art et artiste ; elle se consacre à faire revivre la céroplastie tant du point de vue de la recherche que de la production artistique. Ses travaux visent à restituer l'importance de ces sculptures tant dans le domaine artistique que dans celui des avancées de la connaissance. Son travail artistique consiste à recréer les mélanges et procédés céroplastiques à présent disparus en les adaptant à une vision contemporaine des corps éphémères.

La texture, la translucidité et la vaste gamme chromatique de la cire en font le médium idéal pour immortaliser, rendre les corps permanents pour les ravir à la destruction naturelle.

L'étroite collaboration entre artistes, médecins et chercheurs a permis de mettre ces qualités à la disposition de la communauté médicale et scientifique à partir du XVIIIème siècle.

De sa naissance en Italie au XVIIIème siècle, son épanouissement en France le siècle suivant et sa prolongation en Autriche et en Allemagne au XXème siècle, la céroplastie est, par excellence, la production artistique qui s'est consacrée au soutien et à l'illustration du savoir.

Les premières productions céroplastiques de Bologne et Florence sont les parfaits exemples de cette association, rassemblant des informations purement scientifiques et une dimension esthétique indéniable. Depuis, cette forme de «syncretisme», savoir et esthétique, a dominé la production céroplastique du XVIIIème siècle jusqu'à sa disparition au cours du XXème siècle.

Le travail artistique de Nathalie Latour est un hommage à ces procédés à présent disparus. Utilisant exclusivement les médiums et les techniques du XVIIIème siècle, sa démarche repose sur l'adaptation d'un ancien savoir-faire à une vision contemporaine des corps éphémères.

Cette approche permet à Nathalie Latour de remanier les codes traditionnels pour évoluer vers une forme de poésie contemporaine. Les modèles composés de matériaux organiques, nobles et naturels, lui permettent de tisser un lien entre le passé et le présent, entre l'artistique et le scientifique.



Myriam Mechita

ARTSHEBDOMÉDIAS

<https://www.artshebdomedias.com>

Myriam Mechita, l'intranquille

Auteur Samantha Deman Publié le 8 mars 2019

« Quand je vois les pièces que je dois produire, car je pense que c'est de l'ordre de la vision, il n'y a aucune discussion, ni sur la forme, ni sur le fond », explique Myriam Mechita. Passant de la feuille au volume, du bronze à la céramique, de la vidéo à la création sonore ou encore à l'écriture, la plasticienne française, installée depuis une douzaine d'années à Berlin, analyse sa pratique comme « une sorte de constellation d'éléments » complémentaires se développant selon différents axes autour du dessin, son cœur originel. Jusqu'au 6 avril, le Transpalette, à Bourges, offre l'occasion de plonger dans son univers singulier, tout aussi minimal qu'ultra réaliste et figuratif. Pas moins de 200 œuvres sont pour l'occasion rassemblées dans le cadre de l'exposition Je cherche des diamants dans la boue, placée sous le commissariat de Julie Crenn.



« Je pleure sur ce monde qui sombre et qui s'engouffre. Il y a de la terre retournée, de la terre retournée partout, et je ne trouve rien. Je prends cette terre dans ma bouche et je regarde ce vide. Et je pleure, il n'y a plus rien. Le monde s'écrase et je sombre avec lui. Je reprends, je reprends à l'envers, je suis un seul monde qui traverse, je suis celle qui traverse. (...) J'attends que mon histoire recommence, à l'envers sans doute. Les sentiers sont ouverts et je m'y engouffre. (...) Je plonge, et je ne remonte pas souvent. (...) J'avance vers l'infini, vers ce vertige ultime. (...) Et je plonge. Je trouve les diamants dans la boue, et je vois ce monde merveilleux. »

La voix de Myriam Mechita résonne dans l'espace d'exposition, accompagnée d'une composition du musicien et DJ Leonard de Leonard. Une œuvre sonore conçue pour « donner corps et une autre dimension aux pièces présentées », précise l'artiste. « Je n'avais pas envie que tout reste dans le visuel. J'avais envie que ça "rentre". Avec Leonard de Leonard, nous avons œuvré en binôme, comme si je travaillais une sculpture ; lui étant maître de ses outils et moi lui demandant de tailler. »



1001 faces of love (détails), Myriam Mechita, 2018-2019.

Sur les murs peints en rouge du rez-de-chaussée du Transpalette, une vingtaine de dessins grand format, tous en noir et blanc et maintenus par des baguettes de bois, accrochent le regard. Plusieurs mettent en exergue le corps d'une contorsionniste, d'autres des visages, des bustes, parfois sans tête ou en partis masqués d'un trait appuyé ; un chien, aussi, que l'artiste définit comme un alter ego onirique, au même titre que la figure de l'oiseau. A l'arrière-plan, d'autres motifs évoquent des œuvres signées, pêle-mêle, Joan Mitchell, Barbara Kruger, Carolee Schneemann, Julie Mehretu, Kiki Smith ou encore Adrian Piper, pour ne citer qu'elles. Autant de femmes artistes « issues d'une mythologie personnelle », analyse Julie Crenn, commissaire de l'exposition.



De gauche à droite : 10805 days (ma montagne noire, mon cœur accéléré), 2016
Le sourire de Judy, 2019, Myriam Mechita.

« L'histoire qui m'accompagne le plus est celle de l'art et plus particulièrement dans son féminisme, précise Myriam Mechita. Je ne mets pas ma propre histoire en avant. »

Quant au choix du noir et blanc, il est motivé par la radicalité, la simplicité qui lui sont intrinsèques. « Chaque dessin est une histoire ou une phrase graphique, reprend la plasticienne. La série est venue d'un désir simple : je voulais rentrer dans les dessins. C'est le format le plus confortable pour moi. Je m'assieds dedans. C'est éprouvant de dessiner petit. Ils ont été accompagnés par des séances d'hypnotisme qui m'ont permis de faire le "ménage" et d'évacuer des images récurrentes. »

Pour Myriam Mechita, le dessin est un moment d'introspection, une incursion dans son monde intérieur. Central dans sa pratique – « C'est ce qui permet de mettre la pensée en action. » –, il l'accompagne depuis son plus jeune âge. C'est enfant, également, qu'elle prend conscience de son destin d'artiste : « C'était vers l'âge de cinq-six ans, lors d'un rendez-vous chez le dentiste », se souvient-elle en souriant. Au mur du cabinet, est accroché un calendrier illustré d'une reproduction du Martyre des saints Cosme et Damien de Fra Angelico (1395-1455). Traversées d'émotions diverses, allant de la crainte à la fascination, en passant par la curiosité, la petite fille n'en saisit pas moins la force et le pouvoir de l'art et de son intemporalité. Le cheminement à venir ne sera pourtant pas des plus faciles.



Vue de l'exposition Je cherche des diamants dans la boue (détails), Myriam Mechita.

Née en juin 1974 en Alsace, d'un père ayant émigré d'Algérie et d'une mère française, Myriam Mechita grandit dans une famille qu'elle qualifie de « pauvre ». « Pour ma famille, naître fille est déjà une erreur. Cela a créé des tensions dès le départ, avec une liste de privations et d'interdictions. (...) A l'école primaire, les enfants étaient obligés d'avoir des cours de religion. Or je n'étais pas baptisée. Donc je me suis retrouvée seule dans une salle à lire des livres pendant que les autres allaient en cours. J'avais le droit de demander ce que je voulais, en l'occurrence des livres d'histoire de l'art.* » Autre souvenir marquant : celui d'avoir demandé à l'adulte chargé de veiller sur elle durant ces temps de lecture s'il pouvait également lui amener les livres concernant les femmes artistes, quasi absentes des ouvrages qu'elle consultait alors... Adolescente, sa motivation ne faiblit pas et elle s'engage résolument, dès la fin du lycée, sur la voie artistique. Enchaînant les petits boulots afin de subvenir à ses besoins et de financer ses études, elle sort diplômée de l'Ecole supérieure des arts décoratifs de Strasbourg à la fin des années 1990 et obtient l'agrégation d'arts plastiques en 2003 à l'Université Marc-Bloch, où elle fréquente par ailleurs assidûment le département d'ethnologie – un intérêt qui motivera notamment un voyage à la rencontre des indiens d'Amérique du Nord.



Iu vas comprendre (série), Myriam Mechita, 2015-2019.

Un séjour de plusieurs mois en résidence à New York, en 2011, marque un tournant dans son travail comme dans sa vie personnelle. « Je me suis rendue compte que je n'étais pas là uniquement pour des raisons professionnelles. » L'artiste cherche des réponses à un questionnement qui lui échappe encore, à un besoin pressant de « prendre du recul ». C'est une liseuse de cartes qui la mettra sur la voie, lui faisant prendre conscience qu'elle ne peut « voir » et rêver que ce qu'elle est.

« Tout m'apparaissait alors comme un flot d'images un peu floues, rouges et insistantes. » Les coucher sur le papier devient une manière de les évacuer de son esprit. Du fruit de cette expérience, qui sera suivie d'autres conversations avec des voyantes, à Paris et à Lisbonne, va naître la série *Tu vas comprendre* (2015-2019), présentée au second étage du Transpalette. Un ensemble de dessins au crayon et à l'encre, alliant le noir au rouge inactinique, dans lesquels s'entremêlent des références autobiographiques, ethnologiques, cinématographiques, liées à l'actualité ou encore à l'histoire de l'art. Des paysages, de forêt ou de rue, beaucoup de visages, des morceaux de corps et, toujours, ces figures récurrentes du chien, ou de la contorsionniste, métaphore de l'artiste elle-même et de l'homme en général, se tordant dans tous les sens dans l'espoir de trouver la « bonne » façon d'être au monde. Au sol, une sculpture représentant la silhouette stylisée, et parsemée d'étoiles, d'un cheval repose sur un lit de peinture pailletée. *A happy life* est une œuvre que Myriam Mechita avait présentée comme travail de fin d'année aux Arts déco de Strasbourg, en 1996. C'est parce qu'elle lui avait valu des remarques négatives – dont : « Vous n'arriverez jamais à rien, mademoiselle ! » – que l'artiste l'a conservée et prend un malin plaisir à l'inclure dans le parcours conçu pour le Transpalette. « C'était important pour moi qu'elle soit là, elle fait partie du tout qu'est ma pratique et son développement. »



A happy life, Myriam Mechita, 1996.



Vue de l'exposition *Je cherche des diamants dans la boue* (détails)

A l'étage du dessous, une autre série, *1001 faces of love* (2018-2019), se déploie à hauteur d'yeux sur les murs noirs. Elle se compose de dizaines d'assiettes en céramique émaillée, arborant chacune le portrait d'un proche – celui de son fils aujourd'hui âgé de 12 ans apparaît plusieurs fois – ou de personnes croisées au hasard d'une balade, dans le bus, ou simplement repérées en navigant sur le Net. Découvert au milieu des années 2000 à la faveur d'une invitation lancée par David Caméo, le directeur d'alors de la Manufacture de Sèvres – où elle effectue plusieurs temps de résidence entre 2006 et 2011 –, le travail de la céramique éveille chez Myriam Mechita une « tendresse » particulière et fait partie intégrante de l'évolution de son œuvre comme de sa réflexion.

Dans l'exposition présentée au Transpalette, la terre est un élément central, au sens littéral puisque plusieurs mètres cubes de cette matière brute ont été déversés de manière à dessiner un long îlot au cœur de la grande salle du rez-de-chaussée. En émergent ici et là des visages, encore, un pied, une tête de chien, un oiseau, mais aussi des palettes colorées, des pots et vases aux formes et motifs anthropomorphes, etc. « J'ai pensé l'ensemble comme une sorte de territoire, explique l'artiste. Les éléments sont disposés comme une archéologie figée. Le texte aussi parle de la terre. J'aime l'idée que les céramiques qui sont jolies, travaillées, viennent de cette même terre brute que celle jonchant le sol. »

« Matière immatérielle, la boue est aussi chez elle un espace symbolique qui englobe les violences de nos existences passées et présentes, écrit pour sa part Julie Crenn. Par les dessins, les céramiques, les sculptures, Myriam Mechita donne corps à ces violences. (...) Des émotions à la fois paradoxales et complémentaires nous envahissent. (...) De la terre, à la mine de graphite, du bronze, du verre, les matériaux proviennent de la terre, ils sont liés à des énergies, des propriétés physiques et chimiques, des légendes, des mythes, des récits que l'artiste mêle aux siens, aux nôtres. Elle dessine ou sculpte des corps, humains ou animaux, fragmentés, amputés, violents. (...) Les corps, monstrueusement magnifiques, sont les réceptacles de nos histoires, de nos héritages visibles et invisibles. »

Puissante, tour à tour captivante et inquiétante, l'œuvre de Myriam Mechita a la faculté de convoquer inmanquablement l'imaginaire, de s'immiscer, aussi, dans l'intimité du regardeur, jusqu'à mettre au jour des souvenirs enfouis. Et lorsque d'aucuns l'interrogent sur la noirceur et la dureté, parfois ressenties, du propos, Myriam Mechita fait simplement part de son constat d'un monde ainsi fait. Ce qui ne l'empêche pas de vivre « avec bonheur » tout ce qui peut l'être. Mais sans jamais se départir d'un besoin vital de se maintenir dans une forme d'« intranquillité ».

La récurrence de certaines figures, motifs et gestes, qu'elle n'hésite pas à qualifier d'« obsessions », venant nourrir de manière cyclique le jeu d'équilibre et de mise en tension permanente qui caractérise sa pratique. « Je ne suis pas une artiste conceptuelle. Mon travail, c'est ce que je suis, précise-t-elle. J'ai l'impression de travailler à une sorte de pièce qui n'a pas de fin. Tous les dessins, sculptures, pièces sonores, vidéos sont une seule et même installation, rien n'est autonome. C'est un corps éclaté en mille morceaux. »

Du titre de l'exposition, *Je cherche des diamants dans la boue*, la plasticienne dit encore qu'il pourrait très exactement « résumer » sa vie : « Dans cette masse informe, obscure qu'est la vie, je trouve parfois des éclats », glisse-t-elle. Une façon des plus poétiques de croire au pouvoir qu'a la beauté de sauver le monde. « J'ai pris le parti de rester naïve ; je reste la gamine qui vivait en cité et qui espérait que, peut-être, Fra Angelico pourrait la sauver pour l'éternité. Ce qui s'est passé ! Et je reste persuadée que cette naïveté-là doit guider tout le reste.* »

* Extraits d'un entretien, à visionner ci-dessous, conduit en 2017 par Julie Crenn et Pascal Lièvre dans le cadre de leur série *Herstory*, consacrée aux femmes artistes et, notamment, aux difficultés allant de pair avec leur genre. Elle réunit les témoignages de 33 femmes et de neuf hommes à consulter sur le site Archivesherstory.com.

Théo Mercier

Inferno
20 juillet 2021

INFERNO

A LA UNE #57
NEWS
ART
SCÈNES
ATTITUDES
INTERVIEWS
BIENNALE DE VENISE
FESTIVAL D'AVIGNON
INFERNO LA REVUE
CONTACTS

INTERVIEW : THEO MERCIER, « OUTREMONDE » A LA COLLECTION LAMBERT

Posted by [infernolaredaction](#) on 20 juillet 2021 · [Laisser un commentaire](#)



75e FESTIVAL D'AVIGNON. ENTRETIEN avec Théo Mercier pour son exposition « Outremonde » à la Collection Lambert, Avignon, dans le cadre du 75e Festival d'Avignon. Exposition jusqu'au 26 septembre 2021.

Le volet 1 d'*Outremonde* à la Collection Lambert en Avignon sera l'incipit d'une histoire évolutive. Ecrite autour d'un jeune garçon entraînant le public dans son paysage intérieur, *Outremonde* nous fait découvrir un paysage de sable, qui se déploie en deux temps d'exploitation : un temps d'exposition muséal, où le public découvre un « paysage désert » et le temps du spectacle où les visiteurs assistent à un « paysage vivant ». A voir jusqu'au 26 septembre 2021.

Inferno : Théo, j'aimerais commencer par cette « porte d'entrée » qui est l'affiche du Festival d'Avignon 2021. Cette affiche est une invitation, une portée d'entrée vers la programmation du Festival.

Théo Mercier : Cette affiche est la superposition d'une peinture d'une tranche d'agate sur la reproduction d'un masque mortuaire en obsidienne. Un masque masqué. C'est comme une « vision traditionnelle » qui serait « empêchée » pour imaginer une autre forme de regard : une nouvelle tranche de vision, plus large. Une image introspective, cosmique, psychédélique, qui est à la fois très ouverte sur l'intérieur et sur l'extérieur.

Le masque évoque un temps révolu, tandis que l'agate renvoie à un temps atemporel, sans mesure. Une combinaison de temps. L'agate pourrait évoquer, par son emplacement au centre d'un visage, le chakra du troisième oeil, bleu comme la pierre, dont les irisations évoquent la luminescence de l'ouverture de ce possible chakra.

En effet, le troisième oeil m'intéresse : on est à la fois dans une vision cosmique et microscopique. Je cherche un endroit « entre », entre le white cube et la salle noire. Ce que j'appelle une « zone grise ». Qui impliquerait la révélation d'un troisième oeil, qui ne serait ni celui du regardeur, ni celui du spectateur. Il y a une nécessité à inventer des nouveaux regards, surtout au temps des réseaux sociaux où les regards sont de plus en plus calibrés. Cette « zone grise » est un endroit pour de nouveaux rituels, une nouvelle manière de sentir l'exposition et la scène. L'exposition et le spectacle *Outremonde* sont un environnement qui propose d'autres temps, d'autres habitudes. Mettre en scène, c'est trouver un temps de regard et j'aime travailler sur la chorégraphie des regards. Cela interroge mon travail de sculpteur : Une sculpture sur scène est-elle un décor ?

Le troisième oeil est un oeil qui voit sans organe, c'est l'intuition pure. L'agate peinte est hyperréaliste, telle une photographie...

C'est un trompe l'oeil !

Pour Outremonde tu parles d'une « exposition vivante ».

C'est une vie qui est plutôt dirigée vers la mort. Une vraie vie, en fait. *Outremonde* rassemble un ensemble de sculptures faites de sable et d'eau, qui durant les quatre mois d'exposition vont se dégrader. Il y a un entretien quotidien, on arrose les sculptures comme on arrose un jardin, puis on va l'arroser de moins en moins et ce jardin va sécher et mourir. La mort de ces sculptures est de redevenir matière pure. C'est une mort pleine de possibles. Ce sable provient d'une carrière près d'Avignon et y retournera à la fin de l'exposition.

Après l'affiche du festival, la seconde oeuvre que découvrent les spectateurs du festival et les visiteurs de ton exposition est une sculpture installée dans la cour de la Collection Lambert, en métal, matériau pérenne. Une structure aux accents minimaliste, qui évoque des jeux d'enfants ou d'animaux domestiques.

« La fille du collectionneur » est le décor du spectacle éponyme. C'est une sculpture praticable, imaginée pour des performeurs, qui dans le spectacle était comme le « palais de la mémoire » du personnage principal, la fille d'un collectionneur. Ce personnage déambulait dans son « château mental », comme un paysage intérieur. Je voulais tisser des liens avec un travail précédent, qui était un décor et devient ici une sculpture.

Une fois la porte de la Collection Lambert passée, descendus dans son sous-sol, nous découvrons Outremonde. Outremonde est orthographié sans tiret, comme pour le roman de Don Delilo, dans lequel le personnage principal, s'occupe de la gestion de déchets. Une part obscur du monde. Ici on est à la fois en sous-sol et il y a dans le parcours de l'exposition un couloir, sali, abimé, couvert de déchets.

Ces endroits sous le monde, sont comme des envers de décor. On va sous la matière. C'est une zone intérieure, utérine, comme des entrailles. Cette dramaturgie et ce parcours ont été dictés par l'architecture du lieu, je l'ai accompagnée en ouvrant un couloir, qui n'est pas un passage par lequel les visiteurs passent habituellement. J'ai imaginé *Outremonde* comme la radiographie du personnage qu'est l'enfant. La radiographie débute par le pied d'un pendu ; sa cage thoracique serait les 3 premières salles blanches ; le couloir une « zone intestinale » ; et la salle obscure en serait sa tête. Dans cette dernière salle on entre dans la psyché de cet enfant.

Tu viens d'évoquer la figure du pendu que l'on rencontre dans la deuxième salle de l'exposition. Il évoque l'arcane 12 du tarot de marseille, tout comme les deux femmes aux chiens que l'on rencontre dans la première puis dans la troisième salle évoquent l'arcane 11, la Force.

Lorsque j'ai commencé à imaginer mon projet pour la Collection Lambert, j'ai passé beaucoup de temps seul dans les salles que je voulais investir. Je voulais « écouter » le lieu. J'ai visité la ville et j'ai découvert par hasard une boutique de tarot. Le propriétaire m'a fait un tirage. Je me suis alors dit : je vais à la fois écouter le lieu et ce que me dit le tirage sûr ce lieu. J'ai mené une « enquête esthétique », en prenant des notes, en faisant plusieurs tirages de cartes. Pour concevoir *Outremonde*, avec mon équipe, on s'est donné comme règle de se diriger vers l'enfant : celui qu'on a ou pas, qu'on est ou que l'on a été.

Tu dis que le lieu est un personnage de fiction. La première salle rassemble un pied de sable géant, un chien taille réelle, en sable aussi, un enfant qui va donner naissance à une jeune femme, surgissant d'un tas de sable. De ses gestes, l'enfant va diriger les gestes de cette femme : comme un portrait de l'artiste qui donne vie à un personnage, à une fiction, à une oeuvre. Comme un Pinocchio à l'envers : l'enfant donne vie à un adulte. Cette femme a un regard vide, perdu, triste, mis à l'épreuve. Elle naît sans voix, sans cri, comme si elle ne voulait pas vivre. La femme d'Outremonde naît faible, comme ce court instant où le papillon sort flétri de sa chrysalide.

C'est une naissance mélancolique. Cet enfant démiurge est celui qui a fabriqué toutes les sculptures que l'on rencontre dans l'exposition, et les autres personnages sont issus de son imagination. Il crée des souvenirs enfouis. Des images d'un bonheur et d'une enfance révolus. Des souvenirs glacés, en voie de disparition, avec une mémoire qui se détériore. On retrouve cet enfant dans la deuxième salle, pendu au plafond, 30 ans après. Son corps a vieilli, ses souvenirs aussi.

L'enfant apprend à cette femme à faire sa toilette, et à caresser le chien qui est devant elle : geste inverse de l'arcane de la Force où la figure féminine tient la gueule du chien ouverte, avec robustesse.

Au tout début, le travail que fait l'enfant, yeux fermés, est une visualisation de cette femme qui va surgir. Le fait qu'elle se nettoie du sable duquel elle surgit, c'est comme si une image devenait plus propre, plus claire. C'est un nettoyage, comme la mémoire nettoie certains souvenirs, les transforme, les oublie. C'est comme un travail de sculpture mentale qui se dirige vers une netteté photographique.

La deuxième salle rassemble des ruines d'architecture de type gothique, toujours en sable, parsemées de boules noires. Ces boules qui évoquent le monolithe de » 2001 l'odyssée de l'espace », mais aussi ces boules de cristal devenues noires par un sortilège ou un mauvais présage.

En effet, la boule de sorcière qui viendrait contaminer le sable. Elles m'évoquent aussi la

télésurveillance et ses cameras rondes. Quand on regarde ces boules on voit qu'elles reflètent l'espace et viennent comme le voler. Je voulais que le paysage de cette salle entre dans des sphères. Des mappemondes de l'*Outremonde*. Elles ont une présence inquiétante comme des virus, des tumeurs cancéreuses. L'exposition est un personnage de fiction, un corps qui détient tous les âges, un corps hôte de ces virus.

Dans la troisième salle on retrouve, toujours dans un paysage de ruine, la femme, devenu âgée, près d'un chien qu'elle recouvre de sable, avec l'enfant. Un texte est diffusé, sur la perte, la perte de la reconnaissance.

Avec ce texte je me suis intéressé au dépouillement, à la mise à nu, qui est une disparition.

La femme a toujours un regard dans le vide, comme absente à elle même, l'enfant la regarde mais elle, ne le regarde pas. Il souhaite communiquer, elle non. C'est elle qui commence à ensevelir le chien, cette fois-ci c'est l'enfant qui suit ses gestes. Pourquoi reste elle absente à elle même ?

J'ai voulu d'une certaine manière fantomiser ces personnages, leur faire perdre un ordre ordinaire, les mettre dans une autre forme de réalité. Comme dans un film de science fiction où des humains seraient créés et auraient en eux une forme d'absence : un état intermédiaire d'humanisation, comme une copie qui ne serait pas totalement accomplie. On est dans des images, des souvenirs, des fantasmes avec toujours un endroit de manque.

Des personnages hagards, comme dans cet état transitoire d'un rêve glissant vers la réalité ou inversement. Il y a, dans cette salle, une série de vitrines-cheminées qui font vivre de faux feux perpétuels.

Ces cheminées dialoguent avec les boules noires. Leurs vitres noires reflètent l'exposition, la brûlent. Les boules sont les cameras et les cheminées leurs écrans. Ce sont aussi les écrans d'un état du monde. Ces cheminées évoquent que cette exposition est un refuge émotionnel et mental. En sous-sol on est comme dans un bunker.

Ces fausses cheminées, sont des simulacres de la déréliction de toute chose, à l'inverse des sculptures de sables qui vont s'effondrer à un moment donné, ces cheminées elles perdureront de leur feux perpétuellement entretenus. Le visiteur continue son chemin en passant par ce couloir intestinal. Qui sale, dérange les visiteurs à qui tu as sollicité dès l'entrée d'Outremonde de se déchausser, marchant pieds nus dans la saleté. Pourquoi le spectateur doit se déchausser ?

On ne rentre pas dans la tête de quelqu'un avec ses chaussures.

Le visiteur entre ensuite dans un auditorium plongé dans la pénombre, dont les murs sont recouverts de rideaux bleus. Une femme est au centre des gradins et chante, pousse des cris, utilise clochette et bol tibétain : une forme de cérémonie secrète. Sur la scène de cet auditorium, il y a une montagne stylisée derrière laquelle nous vouons le système sonore qui diffuse ses paroles et celle de l'enfant qui s'interroge : Où va la lumière quand elle s'éteint ? Est-ce que le rêve est réel ?

J'espère que cette dernière salle ouvre et élargit l'exposition. Autant les trois premières salles blanches sont closes, autant celle-ci serait une sorte de hublot d'un vaisseau que l'on quitte. C'est à la fois une plongée dans le cosmos et une dissolution de l'ego. C'est un espace de soin et de guérison, de l'ordre de l'exorcisme, de la purge. C'est un espace de rituel de purification. Un lieu de questionnement.

Propos recueillis par **Timothée Chaillou**

Marie Morel, comme le soleil

Jacques Goulet
juin 2016

« À cinq ans, j'ai publié mes premiers dessins dans le livre de Joseph Delteil intitulé Saint François d'Assise. C'était en 1959. Je travaillais à côté de ma mère dans son atelier », raconte Marie Morel, qui a dessiné dès qu'elle a su tenir un crayon.

En la personne de Pascal Quignard, Marie Morel a un admirateur qui sait donner à partager son enthousiasme. La grâce de ce volume relié[1], c'est la rencontre d'une grande partie de l'œuvre de Marie, de la photographie de Pierre Morel, respectueuse des couleurs, et de textes où Quignard mêle au récit d'une vie de peintre des réflexions sur l'art. Avec le concours d'un excellent imprimeur, ils ont réussi un livre qui noue un rapport entre le texte et l'image plus délicat. Il se trouve que Marie Morel – qui a conçu l'ouvrage – est la fille de l'éditeur Robert Morel et d'Odette Ducarre, qui élaborait la maquette de livres inoubliables.

L'écrivain et la peintre, travaillant de concert, ont privilégié l'ordre chronologique. Une photographie ouvre chaque chapitre, où Marie est saisie en train de peindre ou de dessiner. On découvre ainsi le ha-meau provençal des parents dans lequel son goût pour le dessin s'est formé. Ce décor et le milieu littéraire et artistique des parents ont constitué de riches apports, avec son émerveillement face à la nature. Y a-t-il eu un besoin d'exister aux yeux de ses parents et de leur entourage ? En tout cas, il y eut une belle persévérance et une remarquable fidélité à son enfance, doublée d'un désir permanent de renouvellement. À neuf ans, Marie est emmenée par ses parents à la Biennale de peinture de Venise : « J'ai compris que la passion qui occupait mes jours était aussi un métier. Je suis sortie de la Biennale de Venise en disant : "Je suis peintre." »

La mère, en conservant les œuvres de l'enfant, l'a aidée à acquérir une conscience précise de ce qu'elle faisait. Marie Morel offre à notre regard des gouaches qui ont plus d'un demi-siècle. De belles louches énigmatiques, par exemple. Le chapitre consacré aux dessins à la plume est étonnant. L'un d'eux exprime la conscience de la mort par la représentation d'un cimetière couvert de croix à perte de vue. Dans la même période, les mouvements

superposés de la mer et des nuages sont l'objet de transpositions graphiques que l'on a plaisir à détailler et dans lesquelles on pourrait trouver l'esquisse d'une caractéristique de cette œuvre : le regard de loin et l'examen de près se différencient aussi radicalement qu'ils se complètent nécessairement. L'ouvrage varie les focales qui reproduisent notre jeu d'éloignement et de rapprochement, en particulier devant les tableaux comportant un texte. On regarde une œuvre, on la lit, on la regarde à nouveau.

Ce monde n'est jamais anguleux, l'architecture et les objets y sont peu présents, comme tout ce qu'a porté notre modernité. Le vivant, le naturel, le rond, l'ancien, l'asymétrique y sont préférés au neuf, au béton, à l'industriel. Le vivant est saisi dans sa fragilité. Marie Morel, par le biais des jeux sadomasochistes (Les Fantômes secrets de la nuit, Les Nuits noires...) et, bien plus gravement, par celui de l'histoire (Louise Michel, Shoah) nous met face à la déréliction des individus, face à une humanité souffrante qui est aussi, et parfois de ce fait, une humanité pensante.

À suivre son parcours, on voit s'affirmer une approche singulière du monde sensible, marquée par l'affirmation de toutes sortes d'empathies avec le vivant. L'œuvre connaît assez tôt une bifurcation : à côté des tableaux mutiques, souvent de somptueuses répétitions dont les couleurs, qu'elles soient sombres ou vives, sont magnifiques et qui peuvent se décliner dans des formats différents, par exemple Les Coquelicots ou bien Les Arbres sous la neige. Avec les tableaux qui mettent en scène des oiseaux, on passe dans la catégorie des œuvres où le langage, souvent sous la forme de questionnements, inscrits dans des cartouches ou dans des bulles, et que l'on peut trouver naïfs mais que je dirais plutôt premiers et primordiaux, porte les inquiétudes de l'artiste.

Monographie Queer as folk

Le Crédac redonne vie à l'œuvre complexe et l'imagerie homosexuelle de Bruno Pelassy, disparu en 2002, où le raffinement balance avec l'outrance abrupte

IVRY-SUR-SEINE ■ Un peu comme une comète, une trajectoire fulgurante, celle d'un nom resté dans les mémoires sans trop savoir qu'y rattacher, hormis deux ou trois images d'une œuvre brutalement interrompue à l'âge de 36 ans, à cause du sida. Après une exposition hommage qui s'était tenue au Mamac de Nice en 2003, passée trop inaperçue, le Crédac, à Ivry-sur-Seine, a la fort bonne idée de revenir sur le travail de Bruno Pelassy (1966-2002) et d'en dévoiler une très grande part : une soixantaine d'œuvres représentant environ 80 % d'une production élaborée sur une petite dizaine d'années, sa première exposition s'étant tenue en 1993 à la galerie Art : Concept, alors niçoise. De cette exposition sont ici visibles une série de cinq reliquaires suspendus au plafond et alignés face à un mur noir (*Reliquaire*, 1992-1993). Baroques dans leurs découpes et leur ornementation, les vitrines renferment des pièces de verrerie, sortes de bijoux impossibles et gorgés d'emphase, mais aussi un blouson de l'artiste orné d'un cœur rouge sang. Voilà posée la complexité du travail de Pelassy, qui constamment



Bruno Pelassy, *Sans titre (Viva la muerte)*, 1995, perles de verre, fil nylon, bois, vue de l'exposition Bruno Pelassy au Mamac, Nice, 2003-2004, collection particulière. Courtesy Air de Paris, Paris.
© Photo : Muriel Arson.

évolue sur une ligne de crête sinuose entre des oppositions constitutives et de langage : la préciosité et le folklore d'un vocabulaire lié au sacré d'un côté ; la rudesse, si ce n'est l'outrance,

BRUNO PELASSY
→ Commissaire : Claire Le Restif
→ Nombre d'œuvres : environ 60

BRUNO PELASSY, jusqu'au 22 mars, Centre d'art contemporain d'Ivry, Le Crédac, La Manufacture des œillets, 25-29, rue Raspail, 94200 Ivry-sur-Seine, tél. 01 49 60 25 06, www.credac.fr, tjl sauf lundi 14h-18h, samedi-dimanche 14h-19h, entrée gratuite.

d'une imagerie sexuelle, rock et « queer » [ndlr, dans le double sens pouvant signifier étrange, mais aussi gay] de l'autre. Bien pensée est dans l'exposition cette proximité entre une subtile coiffe en cristaux éclatants couverte de serpents entremêlés inspirée par la figure de Méduse (*Sans titre (Casque de Méduse)*, 1997), et un énorme sexe masculin confectionné en billes de verre, en hommage à une star du porno gay (*Sans titre (Bye bye Jeff)*, 1998).

Une mise en scène sombre mais sensible

Partout l'imagerie sexuelle est présente, dans des objets ambigus souvent, tels un gant en cote de maille dressé à la verticale (*Sans titre*, 1998) et ces *Relaxing Balls* (1996) en cire déposées sur un lit de poils pu-

biens dans un petit coffret doré, ou encore un pistolet en verre inscrit dans un ouvrage dont les pages ont été découpées afin de l'accueillir, un *Nouveau précis de pathologie chirurgicale* (non daté). C'est que ce travail est aussi celui d'une génération, une histoire des années 1990 qui a vu des artistes nombreux se mobiliser face au sida et à la stigmatisation : des collectifs comme Act up ou Gran Fury, en passant par General Idea et Felix Gonzalez-Torres qui revient en mémoire face à ce rideau de perles portant l'inscription « *Viva la muerte* » (*Sans titre (Viva la muerte)*, 1995).

La trajectoire de Bruno Pelassy est celle d'un artiste autodidacte qui va à Paris suivre une formation en couture et joaillerie – ce qui le conduira notamment à collaborer à des collections de la maison Swarovski – avant de retourner à Nice, où il squatte les ateliers de la Villa Arson sans y étudier. Nombre de ses œuvres affichent finesse et subtilité, « *des pièces fragiles qui portent en elles leur disparition et même l'anticipation* », commente Claire Le restif, directrice du Crédac et commissaire de l'exposition. À l'instar de cette série de *Bestioles* (1994-2002)

qui se déclenchent au bruit d'un claquement de mains et se mettent en branle en une folle sarabande ; des jouets mécaniques dépecés et recouverts de perruques, fourrure synthétique, plumes ou autres délicats plis de papier, dont l'artiste aimait que, lâchés dans l'espace, ils viennent perturber l'exposition. Ou encore cet aquarium dans lequel évoluent de concert en un ballet silencieux, léger et hypnotique deux créatures jumelles habillées de tulle et liées l'une à l'autre. Indéfinissables elles évoquent toutefois des testicules, d'autant qu'également intitulées *Relaxing Balls* (2000) : raffinement et rugosité, toujours.

L'initiative du Crédac, concomitante avec la sortie d'un ouvrage écrit par Marie Canet, n'est pas isolée, puisque le centre d'art Passerelle, à Brest, présentera lui aussi quelques œuvres lors de son prochain cycle d'expositions qui s'ouvrira le 6 février, avant le Centre régional d'art contemporain de Sète au printemps, puis le Mamco de Genève en février 2016 ne s'emparent eux aussi de l'exposition. Une multiplicité de voix bienvenue.

F. B.

LE JOURNAL DES ARTS N°428 / Du 30 janvier au 12 février 2015

Tom de Pekin



<https://www.artsfactory.net/index.php/tom-de-pekin-3>

TOM DE PEKIN OÙ VONT LES FLEURS DU TEMPS QUI PASSE ?

Avec ce titre délicatement emprunté à une chanson de Marlène Dietrich, Tom de Pekin revient sur 20 ans de création débridée et présente sa première exposition d'envergure dans une galerie parisienne. Déployé sur les quatre niveaux de l'Arts Factory, cet ensemble inédit de peintures et dessins récents est ponctué de documents d'archives. Sources d'inspirations de son travail, ils témoignent également de son engagement militant pour la cause LGBTQI+.

L'acte de naissance officiel de Tom de Pekin - sans accent, l'artiste y tient - est la parution de l'ouvrage « Rêve au Cul » publié en 2000 aux éditions CBO. Ce petit opuscule sérigraphié détourne en mode pornogay les grands principes de la propagande Maoïste. D'autres publications dans la même veine érotico-ludique suivront, citons notamment « Tom de Savoie » (2001) - hommage aux spécialités culinaires de sa région natale - ou le très prisé « Des Godes et des couleurs » (2001).

Conçus à partir de collages retravaillés sur ordinateur, ces livres d'artiste fondateurs étaient disponibles sous le comptoir d'établissement respectables tels que les librairies Le Regard Moderne, Les Mots à la Bouche, ou la galerie Arts Factory, alors installée dans le quartier des Abbesses. Ils sont particulièrement recherchés aujourd'hui.

Déclinés par la suite sous forme de courts-métrages animés, ils enchanteront de nombreux festivals internationaux tout au long des années 2000, une période pendant laquelle Tom de Pekin sera régulièrement sollicité comme illustrateur ou directeur artistique pour Les Lettres Françaises, Têtu, Amnesty International, l'INPES ou encore Canal +.

La publication en 2011 du livre « Haldernablou » chez United Dead Artists dévoile une facette plus sombre de sa production. Particulièrement remarqué, ce recueil de dessins illustrant une pièce de jeunesse d'Alfred Jarry ouvre de nouvelles perspectives pour Tom de Pekin, qui délaisse peu à peu photoshop pour la mine de plomb et la gouache.

Tourné en prise de vues réelles le film « Haldernablou Quadriflore » poursuit l'exploration de ce texte de 1894, l'une des premières œuvres théâtrales francophone à évoquer sans détour le désir homosexuel, évocation charnelle d'un amour sublimé entre Alfred Jarry et le poète Léon-Paul Fargue. Sa version intégrale est projetée pour la première fois en galerie dans le cadre de cette exposition.

En 2013 Tom de Pekin illustre l'affiche controversée du film d'Alain Guiraudie « L'inconnu du Lac ». La même année paraît « Le lac sombre », toujours aux éditions United Dead Artists. Cette envoiante suite de dessins met en scène des hommes nus – mais toujours cagoulés – jouant avec leurs corps au sein d'une obscure nature. Elle pose les bases de l'univers que l'artiste va développer par la suite.

Au fil des séries, le noir et blanc s'estompe peu à peu et laisse place à une flamboyante palette de couleurs que l'on retrouve désormais dans ses dernières œuvres. Evoluant dans des paysages entre chiens et loups, explorant lagunes tropicales ou lac de montagnes, les personnages de Tom de Pekin veillent sur nous, impassibles sentinelles à la recherche des fleurs du temps qui passe...

Diane Réa est une artiste plasticienne, dont la pratique pluridisciplinaire s'articule autour de l'installation, la performance, la sculpture, la vidéo etc..

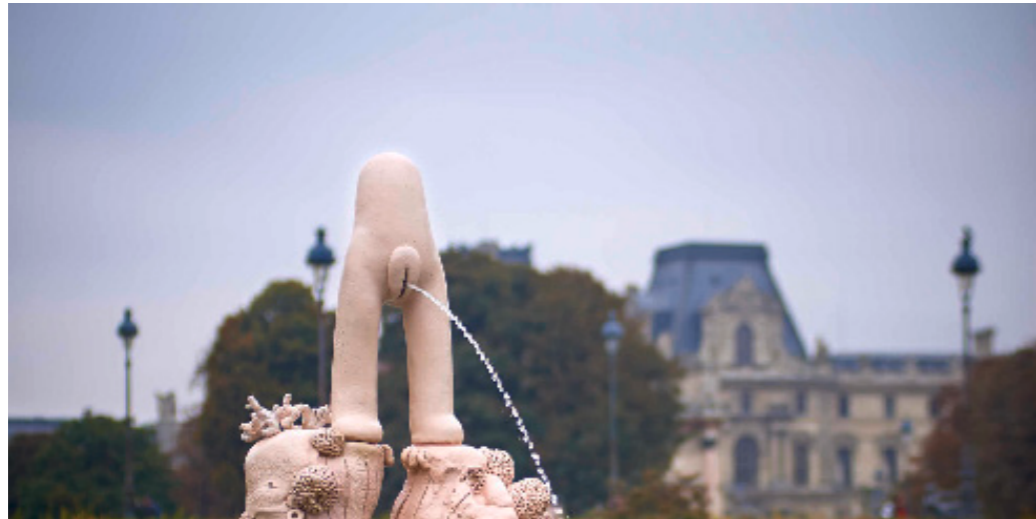
Dans sa pratique, elle interroge la notion du genre, de la féminité, de la sexualité en détournant les codes de représentations de ces derniers dans la société, dans l'histoire de l'art et la culture de masse. En plaçant l'intime et l'espace privé au cœur de ses considérations, elle pose un regard politique du corps et plus précisément du corps marginalisé.



© Diane Réa, Sculpture de soi.

Elsa Sahal

Le Monde



Elsa Sahal, l'excroissance heureuse

Par Roxana Azimi
in Le Monde Magazine, 25 juillet 2020

Jugées tantôt obscènes, tantôt voluptueuses, les sculptures en céramique de cette diplômée des Beaux-Arts de Paris ne laissent pas de marbre. Un militantisme teinté d'humour imprègne depuis vingt ans ses œuvres sensuelles. A l'image de sa fontaine attendue le 8 août à Nantes : un Manneken-Pis rose bonbon, au féminin.

Elsa Sahal s'en doutait, sans le redouter : avant le coup d'envoi de l'opération « Le Voyage à Nantes », le 8 août, l'installation de sa Fontaine, place Royale, a suscité un flot de Tweet épidémiques, voire haineux. « Qui va la déboulonner ? », gazouille méchamment le 12 juin une journaliste du Figaro, pendant que se déchaînent les commentaires : « Affreux, horrible, n'importe quoi... » C'est qu'au sommet de cette sculpture en céramique haute de trois mètres, est perchée... une pisseuse.

Rose comme un Barbapapa, ce Manneken-Pis féminin pisse debout et dru, exhibant crânement sa vulve. Féminité triomphante, la métaphore est limpide, un peu trop peut-être. Elsa Sahal avait imaginé cette œuvre en 2012, bien avant la déflagration #metoo, comme « un manifeste pour les droits des femmes » pour qu'elles se « saisissent de l'espace public sans avoir peur ». Alors ce ne sont pas quelques Tweet rageurs qui vont l'embarrasser.

En mars dernier, toutefois, une vraie crainte l'a assaillie. la pandémie de Covid-19 menaçait de saborder l'ensemble de ses expositions, personnelles et collectives, de Nantes au Musée des beaux-arts de Lyon, de la Friche la Belle-de-Mai à Marseille, au centre d'art la Chapelle Jeanne d'arc à Thouars. Sans oublier sa participation à l'opération « Les Extatiques » à La Seine Musicale. Le travail de plusieurs années risquait de partir en fumée. Miraculeusement, tous les événements ont été décalés ou prolongés. Aussi, Elsa Sahal attaque-t-elle l'été pied au plancher.

Son agenda n'a pas toujours été bien rempli. A ses débuts, dans les années 1990, elle nage à contre-courant. Elle a choisi la sculpture, une « discipline d'homme », et s'est fixée sur la céramique, méprisée comme « loisir de dame ». Quand l'« esthétique relationnelle », théorisée par le curateur Nicolas Bourriaud, plébiscite attitudes, expériences et ambiances, Elsa Sahal a le malheur d'aimer les formes. De préférence charnues et lippues, mutantes et turgescentes.

Aux cours du soir de la Ville de Paris, la collégienne s'était déjà frottée à l'art du feu, imprévisible et versatile - Elsa Sahal ne compte plus les cuissons ratées. Aux Beaux-Arts de Paris, l'étudiante perfectionne sa technique.

habitude d'enfourer les corps dans des replis de terre. C'est chez un autre enseignant, Erik Dietman, qu'elle trouve un allié. Hédoniste et truculent, le Suédois lui enseigne qu'un sac de terre, « ça se désabille », que l'art est une pulsion vitale, que l'humour, mal vu par une frange de l'art contemporain, est une hygiène de vie. A ces préceptes, elle greffe son propre féminisme, railleur mais bienveillant.



Voilà vingt ans donc que seins, fesses, vulves, grottes et excroissances donnent corps à une œuvre décomplexée. Ainsi de sa série des *Randonneurs* en grès, phallus ambulants équipés de roues testiculaires qui semblent claudiquer. La virilité version Sahal est moins dérisoire qu'inquiète. Ses titres sont en cela éloquentes - *Monument déprimé*, *monument dépressif*. Cette charge érotique indispose fatalement les bien-pensants. Malgré le soutien indéfectible de la galerie Papillon, les institutions rechignent à l'acheter : vingt ans de carrière et à peine cinq œuvres dans les collections publiques ! « *Les choses bougent* », veut-elle croire depuis qu'elle a reçu quelques commandes. Ainsi en 2018, elle a installé un parterre de fleurs sensuelles au collège Germaine-Tillon à Livry-Gargan (Seine-Saint-Denis). Si le confinement n'a quère inspiré Elsa Sahal, si l'avenir este nébuleux, ces quelques mois d'incertitude ont toutefois conforté son attachement à la céramique, matière inconstante, au diapason d'un monde sans points fixes.

Libé des animaux

Julien Salaud : «J'ai voulu réveiller les bêtes qui sommeillaient en nous»

Rencontre avec l'artiste Julien Salaud, connu pour ses créatures empaillées, à l'heure où il envisage d'arrêter la taxidermie.

par Clémentine Mercier - publié le 23 décembre 2019 à 17h21



L'Indocilité du Mouflon, 2015. Courtesy Galerie Suzanne Tarasieva, Paris.

En plein chamboulement, l'artiste Julien Salaud né en 1977, récompensé au Salon de Montrouge en 2010, est en partance pour six mois au Mexique, après avoir vécu un an à Lille où il a multiplié les travaux collaboratifs et réalisé une œuvre monumentale en néon, un *Quetzal resplendissant* - divinité inspirée du serpent à plumes - sur la façade de *la Voix du Nord*. Après avoir mis des distances avec sa galerie (d'un commun accord, précise Suzanne Tarasieva), le globe-trotter veut essayer d'autres techniques, comme la céramique. Il rêve de danser nu avec des pumas sauvages...

«Ma première pièce était composée des restes d'un perroquet chassé en Guyane. Elle remonte à 2007, j'étais encore étudiant. J'ai fait une fausse taxidermie avec le crâne, les plumes, une peau de lézard trouvée dans la forêt et des poumons en otolithes de poisson. Ma prof m'a suggéré de lire *The Postmodern Animal* de Steve Baker, qui parlait des premiers travaux d'artistes avec des animaux empaillés. J'ai alors eu envie de réveiller les bêtes qui sommeillaient en nous... J'ai acheté des taxidermies toutes faites pour leur donner une deuxième vie. J'ai acquis par exemple un cerf, une biche et un faon auprès d'un professionnel qui faisait avec le tour des écoles. J'ai momifié des petits animaux - du type ragondin, lièvre -, mais je n'ai jamais empaillé moi-même.

« Pourquoi ces œuvres ont eu du succès ? Je l'explique par l'attrait de la mort justement, et le rapport pourri que l'on a avec elle. La mort est tellement mal gérée dans nos sociétés... L'animal renvoie à l'intime, à nos secrets, à nos fantasmes. J'ai grandi dans l'Oise et, petit, j'ai élevé des chenilles. J'ai aussi tué beaucoup d'insectes, mon père était entomologiste amateur, on avait des collections... En plus je m'appelais Salaud et j'étais pédé. Je préférais m'occuper des insectes plutôt que de me mêler aux autres garçons...

« J'ai beaucoup d'interrogations sur la mort justement - j'ai dû faire le deuil de gens proches -, et travailler avec la taxidermie m'a permis d'explorer le sujet. Une autre question me taraude : comment peut-on être à la fois une proie et un prédateur ? Pour le *Cerfaure*, j'ai utilisé mon buste qui représente un chasseur avec un cor de chasse et je l'ai ajoutée à un cerf : la sculpture est mi-cerf, mi-homme, mi-proie, mi-prédateur. La chasse m'a amené à réfléchir à la perversion. Je l'ai rencontrée dans la vie : dans le travail, la famille, l'amitié, et surtout les relations amoureuses. J'ai moi-même été participant actif, à la fois bourreau et sauveur. Mon *Faisanglier* - un sanglier avec deux faisans greffés sur le dos en plein combat - parle des bastons de mâles : ces volatiles se battent à la période de la reproduction.

« J'ai bossé dans l'environnement en Guyane, on tendait des pièges pour tracer la propagation des maladies : les chercheurs pompaient le sang des mammifères mâles avec des seringues, ce qui leur donnait des érections. On a un rapport terriblement destructeur avec la nature, même quand on l'étudie !

« Tout le monde voudrait que je continue les taxidermies mais j'ai envie d'autre chose. On leur met des yeux de verre pour faire comme s'ils étaient encore vivants alors que ce sont des fantômes. En fait, j'ai envie de me sentir un peu plus vivant. »

Leatherette, Jean-Luc Verna - Etoile Noire, 360° Magazine, 22 avril 2017

CULTURE ARTY-SHOW

JEAN-LUC VERNA, ÉTOILE NOIRE

Plus proche d'une divinité cosmique que d'un Terrien, Jean-Luc Verna expose de grâce et de puissance à travers une oeuvre où s'entrelacent délicatesse et sombres démons.

22 avril 2017 | par Leatherette



Artiste magistral, Jean-Luc Verna porte gravées en lui toutes les souffrances du monde qu'il a transcendées à travers un travail de chaque instant. Il tutoie les Anges et bouscule le Diable avec une légitimité peu commune qui lui revient de droit. Habité par une vie parsemée de chaos et de rudesse, il a traversé chaque épreuve haut la main, offrant simultanément une œuvre exceptionnelle liée à son singulier destin. Façonné à la dure par une mère indigne et réactionnaire, il atterrit rapidement sur les trottoirs niçois et se prostitue de 15 à 21 ans avant d'intégrer l'école d'art de la Villa d'Arson. Un virage salutaire, comme il l'a décrit récemment dans «Libération»: «C'était ça ou devenir terroriste, ou acteur porno. J'étais dépositaire de la misère du monde. En étant artiste, je tente à présent de l'expliquer.»

Entre-temps la séropositivité et autrefois la toxicomanie lui ont rendu la mort vraiment très familière. Un sujet qu'il transpose plastiquement comme peu d'autres artistes de sa génération. Ce lourd bagage émotionnel directement issu du caniveau évoque cependant la splendeur de la voûte céleste dans sa facture picturale. Tel est le don alchimique de cet artiste élégamment cabossé: pétri de chagrin, il flirte néanmoins paradoxalement avec le lumineux et le divin qu'il dessine derechef avec ses propres mains. Ayant été privé de cieux étoilés dans sa dure réalité, il les créera donc lui-même avec une virtuosité toute personnelle.

X-MEN

Le dessin, ce «lieu de l'intimité» qu'il cultive et enseigne depuis vingt-cinq ans, Jean-Luc Verna l'a appris en autodidacte, recopiant les albums de X-Men et les manuels d'anatomie artistique. Dans ses dessins fantomatiques, on lit l'influence des artistes désespérés du romantisme noir et du symbolisme fin-de-siècle – Auguste Préault, Alfred Kubin, Félicien Rops, mais aussi la douceur du sfumato de Léonard de Vinci. On loue la qualité de son trait, il rétorque: «La virtuosité du poignet, je m'en moque. L'art n'est pas une compétition sportive, c'est une course qui a été gagnée haut la main depuis longtemps par les grands maîtres». Et la beauté des corps? «Cela m'intéresse encore moins, la perfection anatomique, c'est de l'art gay intracommunautaire.»

«La virtuosité du poignet, je m'en moque.» Jean-Luc Verna

Au fil du temps, son corps est lui aussi devenu son canevas, un corps qu'il modifie à volonté, qu'il sculpte en le musclant ou en le recouvrant d'encre au gré des rencontres, amours et déceptions. Un livre ouvert qui sinue sur tout son corps, visage inclus, lui conférant une beauté du troisième type proche de celle d'un guerrier intersidéral. Piercings et mâchoire métallique lancent quant à eux des éclats d'argent – les dents, il les a perdues dans la rue, au combat- et ses pupilles de chat se parent souvent elles aussi de lentilles multicolores, l'éloignant ainsi encore un peu plus du genre humain. Emblème favori entre tous, une multitude d'étoiles ornent l'intégralité de son corps, telle une cartographie de cette autre galaxie de laquelle il semble provenir.

Une série de photographies parmi les plus célèbres de l'artiste le montre dans le plus simple appareil, figé dans des poses reprenant avec précision le répertoire gestuel de l'histoire de l'art (Rodin, Delacroix, David d'Angers), gestes retrouvés aussi notamment dans les attitudes scéniques de ses idoles rock (Siouxsie Sioux, Nina Hagen, Blondie) – une série qu'il reprendra en live avec deux danseurs et la voix de Béatrice Dalle pour son spectacle «Uccello, Uccellacci and The Birds» revisitant Pasolini en version dansée et exaltée. Son corps demeure son outil primordial et, de mémoire, il a aussi été l'un des premiers Européens à exhiber des tatouages faciaux de type artistique dans les années 1990.

Artiste contemporain majeur, il vient d'être récemment salué par une rétrospective au MAC/Val de Vitry-sur-Seine, mais il ne faut pas oublier que Jean-Luc Verna est aussi avant tout un homme de spectacle. Chanteur dans le groupe de cabaret new wave I Apologize; interprète pour Gisèle Vienne et Jonathan Capdevielle au théâtre ou pour Brice Dellsperger au cinéma; performeur (bientôt chez Madame Arthur); chorégraphe/metteur en scène au festival Etrange Cargo à la Ménagerie de Verre de Paris: son charisme exceptionnel brûle littéralement toutes les planches qu'il effleure. Taillé pour la scène, qu'il arpente de sa silhouette aussi colossale que féline, on n'a d'yeux que pour lui!

SPECTACLE TOTAL

Invitant le show au Musée, la diversité de son spectre s'est ainsi déployée dans un même lieu, fusionnant cette exposition rétrospective du Mac/Val en un spectacle total. Au centre de l'exposition trônait d'ailleurs tout naturellement une scène parée d'un rideau en strass siglé – sur lequel on reconnaît la montagne Paramour, son autre emblème fétiche – où eurent lieu concerts, performances et répétitions en public. A proximité, une coiffeuse en forme de pierre tombale portait les divers pinceaux et khôls que Jean-Luc Verna utilise aussi bien pour rehausser ses yeux que ses dessins. Plus loin, des cockrings en verre, des baguettes magiques en berne, des costumes de scène, un moulage réaliste de son sexe dans toute sa fragile banalité.

Les objets familiers de l'artiste furent ainsi déposés, à la façon des armes d'un guerrier vaincu. Une rétrospective aux allures d'hommage posthume, où dialoguent dessins ruinés et objets témoins de ses vies multiples. Vingt-cinq années de carrière et toujours ce NON catégorique qui résonne haut et fort. Celui des insoumis et des écorchés vifs à qui on ne cherche pas des noises. La bande-son de l'exposition fonctionnait précisément en ce sens, semée de cris de corbeaux et de salves de rires, tandis que résonnait le «Non!» ferme et sans détour de la voix de l'artiste, emplissant l'espace de toute sa sincère insoumission.

UN CORPS PARÉ MAIS VIEILLISSANT

Le titre de l'exposition: «Vous n'êtes pas un peu beaucoup maquillé? – Non.» est quant à lui un énorme clin d'œil à la remarque mille fois entendue ainsi qu'à cet «outil de l'affranchissement» qui a permis à Jean-Luc Verna de tracer en négatif sa ligne de conduite. A rebours, dit-il, d'une fierté gay qu'il ne revendique pas, Verna exhibe un corps paré mais vieillissant, avec une immense autodérision teintée d'humour noir. Une fois par mois, la performance Embrassement invitait gentiment le visiteur à pénétrer dans une backroom sombre et pailletée où attendait l'artiste, nu, pour un hug «tout sauf érotique» qui rappelait poétiquement ces années où son corps était le réceptacle d'émotions étrangères. Difficile de faire mieux dans le domaine de la rédemption publique. Jean-Luc Verna a sans conteste toujours eu le don de transformer le moindre détail le plus glauque en quelque chose de mille fois plus sublime et féérique car il possède une baguette magique qu'il s'est fabriquée lui-même, mais aussi qu'il n'attend rien de personne. Et l'on s'incline sans même sans rendre compte devant cet artiste d'une trempe hors-pair, un vrai de vrai, comme on n'en fait plus.

» airdeparis.com

Curriculum Vitae

(sélection)

Murielle Belin

Murielle Belin est née en 1976. Elle vit et travaille près de Nancy.
<https://muriellebelin.jimdofree.com>

Murielle Belin est représentée par la Galerie C, Neuchâtel.
www.galeriec.ch

Camille Ducellier

Camille Ducellier est née en 1985. Elle vit et travaille à Bruxelles.
<https://www.camilleducellier.com>

Nathalie Latour

Nathalie Latour vit et travaille à Maisons-Laffitte.
<https://www.nathalie-latour.com>

Myriam Mechita

Myriam Mechita est née en 1974. Elle vit et travaille à Paris et Berlin.
www.myriammechita.net

Théo Mercier

Théo Mercier est né en 1984. Il vit et travaille à Paris et Mexico.
<https://theomercier.com>

Marie Morel

Marie Morel est née en 1954. Elle vit et travaille dans les monts du Valmorey.
mariemorel.net/about

Expositions personnelles

- 2019** *Paysages volatiles*, Galerie Z, Nancy.
- 2015** *Morceaux choisis*, Galerie Grand'rue, Poitiers.
Le chant des dentelles, Galerie Antonine Catzéfis, Paris.
- 2012** *Louise Agnès et les autres*, galerie Béatrice Soulié, Paris.
- 2010** Galerie La Louve, Louffémont.
- 2009** *Œuvres récentes*, galerie Béatrice Soulié, Paris.
Homme femme, galerie Ovidia, Nancy.

Expositions collectives

- 2022** *Mauvais Genres ou la beauté convulsive*, Le Parvis centre d'art contemporain, Ibos.
Hey ! Le dessin, Musée de la Halle-Saint-Pierre, Paris.
- 2021** *TOT*, galerie C, Neufchâtel.
- 2020** *Ogres et croque-mitaines*, Musée des Arts Naïfs et des Arts Singuliers, Laval.
- 2018** *Hey ! L'outsider pop français*, Espace Culturel F. Mitterrand, Périgueux.
- 2017** *Mauvais genres*, Fondation Agnès B., Paris.
Hey! Gallery Show #1, Galerie Art Factory, Paris.
- 2016** *Esprit singulier*, Musée de la Halle-Saint-Pierre, Paris.
Dessins Outsiders, Espace Eqart, « le Lieu 37 », Paris.
The beautiful grotesque, Sangre de Cristo Arts and Conference Center, Pueblo, Colorado-USA.
Chimera, Institut français de Rome, Nero gallery, Rome.

Filmographie

- 2021** *Sorcière Lisa* / Web série docu / 8 x 8mn / Flair production & FTV Slash.
- 2020** *Sonothérapie* / Docu / 44mn / INREES Production.
Chef.fe / Web série docu / 5 x 7mn / Upian
- 2018** *Gender Derby* / Web série docu / 7x 8mn / Flair production & FTV Slash.
Genre le genre / Web série docu / 10x 1'30 / Flair production & FTV Slash.
- 2017** *Starhawk* / Film HD / 12mn / VOstFR.
Voyage hors du corps / Docu / 52mn / INREES production.
- 2016** *Queer witch* / Film HD / 12mn / VOstEN.

Expositions / Festivals

- 2022** *Mauvais Genres ou la beauté convulsive*, Le Parvis centre d'art contemporain, Ibos.
- 2020** Festival Les inattendus, Lyon.
Frac Aquitaine, Bordeaux.
Festival Les sauvageonnes, Toulouse.
Magie Verte, Espace 29, Bordeaux.
Kino Regina, Helsinki.
Ice Festival, Saint-Jean du doigt.
- 2019** Hambourg Queer Festival.
Philharmonie de Paris.
Cité de la musique.
Nouveau Musée de Bienne.
Le vecteur, Charleroi.
Cinématek, Bruxelles.
Seville européen Film festival.
Cinema Queer, Stockholm.
Frameline Festival, San Francisco.
Sororales, Grenoble.
Semaine des Magies, Marseille.
Festival Dangereuses Lectrices, Rennes.
At the Gate, La Criée, Rennes.

Expositions

- 2022** *Mauvais Genres ou la beauté convulsive*, Le Parvis centre d'art contemporain, Ibos.
- 2021** Art Sablon X Galerie Da-End, Bruxelles.
Les fleurs du confinement avec Yutaka Yamamoto, Librairie Alain Brieux, Paris.
Naturalia-Artificilia, Art Sablon, Bruxelles.
Winter 2021 group show, Art Sablon, Bruxelles.
- 2020** *Anatomies*, Librairie Alain Brieux, Paris.
Summer 2020 group show, Art Sablon, Bruxelles.
Fleurs et fruits, Thierry Boutemy, Bruxelles.
Nathalie Latour, Art Sablon, Bruxelles.
- 2019** *Bizarro à Saint-Germain*, Paris.
Enemy Prey Ignore museum gallery avec Jack Burman, Toronto.
BAS. Brussels Art Square, Art Sablon, Bruxelles.
The Flower Exit de Thierry Boutemy, Londres.
Musée d'Histoire de la Médecine, Paris.
- 2018** *Bizarro à Saint-Germain*, Paris.
Cologne Fine Art, Cologne.
Fine Art Fair, Antica Namur, Namur.
Librairie Alain Brieux, Paris.
Galerie Laurent, Bruxelles.
Gilgamesh curiosités, Paris.
BRAFA Art Fair, Bruxelles.

Expositions personnelles

- 2022** *Tes lèvres rosées m'ont fait trembler jusqu'au noir (amour morcelés)*, Galerie Vis-a-Vis, Metz.
The sea of tears or smiling under water, Stand Florio Art Center, Palerme.
Transforming the blue in red, Center of Art, Laguna Beach, California.
- 2021** *Je crois a ce monde perdu comme on boit la nuit jusqu'au jour*, Galerie Totem, Amiens.
L'or de tes doigts m'a fait creuser jusqu'au bleu, Artotheque, Caen.
Apprendre les mondes, Printed Matters, Print Art Fair, Los Angeles.
Les tremblements de feu, Centre d'art, Beauvais, Curatrice Helene Lallier.
Le mystères des idoles aux rêves colorés, Fondation Salomon, Annecy.
The long road of whispers, Emmanuel Barbault Gallery, New York.
Transforming the blue in red, Center of Art, Laguna Beach, California.
The sea of tears or smiling under water, Stand Florio Ar Center, Palerme.
A stone is a stone is a stone, Narcissio, Nice.

Expositions collectives

- 2022** *Mauvais Genres ou la beauté convulsive*, Le Parvis centre d'art contemporain, Ibos.
Guerrières, Topographie de l'art, Paris.
Guerrières #2, La Banque, Bethune.
Ceramiques and co, La Taille de mon âme Galerie, Lyon.
Visarte, Lausanne.

Expositions personnelles

- 2021** *Outremonde*, Collection Lambert, Avignon.
Nécrocéan, Le Portique Centre d'art contemporain, Le Havre.
The Ballad of Disaster, PROYECTOSMONCLOVA, Mexico.
- 2020** *Silent Spring*, Galerie mor charpentier, Paris.
- 2019** *Every stone should cry*, Musée de la Chasse et de la Nature, Paris.
Ne me quitte pas, XIIIème Biennale de La Havane, La Havane.
Chefs-d'œuvre de l'art, Galeria Santapau Casado, Madrid.
Théâtre sans objet, Théâtre Vidy-Lausanne, Lausanne.
- 2017** *The Great War Wall*, Museo Experimental El Eco, Mexico.
Legado Fantasma, Galeria MARSO, Mexico.
Pièces rapportées, Musée de l'homme, Paris.
Panorama zero, Galerie Bugada & Cargnel, Paris.

Expositions collectives

- 2022** *Mauvais Genres ou la beauté convulsive*, Le Parvis centre d'art contemporain, Ibos.
- 2021** *Affinités insolites*, Musée Pouchkine, Moscou.
Grand Bazar, Château d'Oiron, Paris.
The Voice of Things, Centre Pompidou — West Bund Museum Shanghai.
EX-AFRICA, Musée du Quai Branly, Paris.
- 2020** *Recycler/Surcycler*, Villa Datris, L'Isle-sur-la-Sorgue.
- 2019** *Collectionner au XXIème siècle, si une accumulation reflète une vie*, Collection Lambert, Avignon.

Expositions

- 2022** *Mauvais Genres ou la beauté convulsive*, Le Parvis centre d'art contemporain, Ibos.
- 2019** Galerie Béatrice Soulié, Paris.
Galerie Jakez, Pont-Aven.
Cité des Arts, Chambéry.
Musée Paul Dini, Villefranche-sur-Saône.
Galerie Capazza, Nancay.
- 2018** Galerie Capazza, Nancay.
Médiathèque, Uzès.
Musée de la Grande Vapeur, Oyonnax
Château de Saur, Lisle-sur-Tarn.
Musée de Sonnevill, Gradignan.
Espace d'Agnès B., Paris.
Galerie 29, Evian.
Galerie Izabela, Pont-Aven, Collection, galerie de La Praye, Fareins.
- 2017** Galerie de l'Espace des Femmes, Antoinette Fouque, Paris.
Les femmes des siècles passés, Centre d'art Boris Bojnev, Forcalquier.
- 2016** Galerie Humus, Lausanne.-
In the Name of the Rat, Galerie du Rat Mort, Oostende.
Venus et Vulcain, Galerie Capazza, Nancay.
Musée Chintreuil, Pont-de-Vaux.
- 2015** *La célébration de la vie*, ESPE, Bourg-en-Bresse.
Résister, château de Gaillard, Gaillard.
Les peintures de Marie Morel, centre culturel Jean Monnet, Saint-Genis-Pouilly.
Marie Morel, exposition rétrospective, Ambérieu-en-Bugey.

Bruno Pélassy

Bruno Pélassy est né en 1966. Il est décédé en 2002.

Bruno Pélassy est représenté par la Galerie Air de Paris, Paris.
<http://www.airdeparis.com>

Expositions personnelles

- 2018** *Bruno Pelassy, Song Cycle*, 55 Walker Street, New York (cur. Nick Irvin)
- 2016** *Tears Shared - Marc Camille Chaimowicz featuring Bruno Pélassy*, Flat Time House, Londres.
MAMCO, Genève.
- 2015** Crédac, Ivry-sur-seine.
La Passerelle, Brest.
[Vitrine], Air de Paris, Paris.

Expositions collectives

- 2022** *Mauvais Genres ou la beauté convulsive*, Le Parvis centre d'art contemporain, Ibos.
- 2021** *La mer imaginaire*, Villa Carmignac, Île de Porquerolles.
- 2020** *La Chambre des Merveilles*, Orangerie - Musée de Sens, Sens.
I'm from nowhere good, Centre d'art contemporain de la Maison Populaire, Montreuil.
- 2019** *More*, Air de Paris, Romainville.
House of Gaga, 20 years Later (A Sentimental Education), Air de Paris, Paris.
- 2018** *Still I Rise : Feminisms, Gender, Resistance*, Nottingham Contemporary, Nottingham ;
De La Warr Pavilion, Bexhill-on-Sea.

Tom de Pekin

Tom de Pekin est né en 1963. Il vit et travaille à Paris.

Expositions

- 2022** *Mauvais Genres ou la beauté convulsive*, Le Parvis centre d'art contemporain, Ibos.
- 2021** *L'essentielle*, Galerie Arts Factory, Paris.
- 2015** *Dialogue de dessins - Tom de Pekin + P. Faedi*, Le Kafteur, Strasbourg.
Tom de Pekin, Library Of Arts, Paris.
Tom de Pekin, festival In&Out, Nice et Cannes.
- 2014** *Des décors montagnaux*, galerie Espace à vendre, Nice.
- 2013** *Le lac sombre*, galerie Arts Factory, Paris.

Diane Réa

Diane Réa est née en 1996. Elle vit et travaille à Toulouse.

Expositions collectives

- 2022** *Mauvais Genres ou la beauté convulsive*, Le Parvis centre d'art contemporain, Ibos.
Defairecorps, commissariat Amour Générale, invitation de Malak Yahfoufi, Le Sample, Paris.
- 2021** *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, commissariat Antoine Marchand, Le Lait, Albi.
Néons, Lieu Commun, Toulouse.
SPACE, HOPE, AND DISPLAY, L.A.C, Sigean.
- 2020** *9 HACKS outils potentiels*, commissariat Lola Fontanier et Jade Lièvre, In Extenso, Clermont Ferrand.
- 2019** *Zeigt Haltung*, commissariat Nada Schroer et Mirjam Thomann, denateller räumen KhK, Kassel.
- 2018** *Pièce montée*, Médiathèque José Cabanis, Toulouse.
Inscription, Beaux Arts, Bordeaux.
Inscription, Bibliothèque Universitaire Paul Sabatier, Toulouse.

Elsa Sahal

Elsa Sahal est née en 1975. Elle vit et travaille à Paris.
www.elsasahal.fr

Elsa Sahal est représentée par la galerie Papillon, Paris.
galeriepapillonparis.com

Expositions personnelles

- 2021** *Hommage à Jambes Arp*, Galerie Papillon, Paris.
Female Factory, Setareh, Berlin.
Vénus Polymathe Jouissante, présentation dans la fontaine du patio de La Panacée, La Panacée-MO.CO., Montpellier.
"X" (with Jesse Mockrin), Nathalie Karg Gallery, New-York.
- 2020** *These boots are made for walking*, Centre d'art La Chapelle Jeanne d'Arc, Thouars.
Hey, Halil Bey !, Galerie The Pill, Istanbul.
- 2019** *Elsa Sahal. Harlequins and Bathers*, Nathalie Karg Gallery, New-York.
Equinoxes 2, Boutique Camille Fournet, Paris.
- 2018** *Elsa Sahal des origines à nos jours*, Galerie Papillon, Paris.
- 2017** *Soft is the new strong*, Galerie the Pill, Istanbul.
- 2016** *Self-portrait as a frog wearing a bikini*, Moments artistiques, Paris.
Femminus Ceramicus, Le Carré, Scène Nationale - Centre d'Art Contemporain, Château-Gontier.

Expositions collectives

- 2022** *Mauvais Genres ou la beauté convulsive*, Le Parvis centre d'art contemporain, Ibos.
Centre de céramique contemporaine, La Borne. MO.CO Panacée, Montpellier.
- 2021** *Les flammes. L'âge de la céramique*, Musae d'art moderne, Paris.
Rencontres inattendues, mairie du 20e arrondissement, Paris.
- 2020** *Re-Cloune*, Le Safran, Amiens.
Le Voyage à Nantes 2020, Place Royale, Nantes.
Les Extatiques, La Seine Musicale, Boulogne-Billancourt.

Julien Salaud

Julien Salaud est né en 1977. Il vit et travaille à Lille.
<https://www.julien-salaud.fr>

Julien Salaud est représenté par la galerie Suzanne Tarasieve, Paris.
<https://www.suzanne-tarasieve.com>

Expositions personnelles

- 2021** *Gaià, regards croisés entre Julien Salaud et les collections du Musée Mandet*, Musée Francisque Mandet, Riom.
- 2020** *Llevame al rio*, Campus Aeropuerto de la Universidad Autonoma de Querétaro, Querétaro, Mexique.
Shapeshifters, ouverture de la boutique Hermès, Trust Building, Sydney.
- 2019** *Histoires animales*, Delta Run Space, Roubaix.
Envol, Bibliothèque de Sciences Po Lille, Lille.
Jungle et sentiments, Colysée de Lambersart, avec Lille 3000 pour son Festival El Dorado.
Quetzal resplendissant, Façade de la Voix du Nord, Lille, avec Lille 3000 pour son festival El Dorado.
- 2018** *Rêves stellaires*, Abbaye de Bon Repos, Saint-Gelven.
Natures sauvages, Opus II, Château de Rambouillet, en collaboration avec le Musée de la Chasse et de la Nature, Paris / Centre des Monuments Nationaux.
Contes des 1001 nuits, Institut Français d'Izmir, Turquie.

Expositions collectives

- 2022** *Mauvais Genres ou la beauté convulsive*, Le Parvis centre d'art contemporain, Ibos.
- 2021** *A vous de jouer ! Festival des pratiques amateurs*, Lille.
Une baie au Port, parcours artistique dans les rue de Clermont-Ferrand.
Cratère, Showroom de design temporaire, Clermont-Ferrand.
Les temps d'Art, Angers.
- 2020** *Les ateliers écolos de Julien Salaud*, Lille3000 / Gare Saint-Sauveur, Lille.

Jean-Luc Verna

Jean-Luc Verna est né en 1966. Il vit et travaille à Paris.
<https://jlverna.online.fr>

Jean-Luc Verna est représenté par la galerie Air de Paris, Paris.
<http://airdeparis.com>

Expositions personnelles

- 2021** Musée Gassendi, Digne-les-Bains.
Le Printemps de Septembre (cur. Christian Bernard) Gare de Toulouse Matabiau & Les Abattoirs - Musée FRAC Occitanie, Toulouse.
Vous n'êtes pas un peu beaucoup maquillé ? — *Non*, Air de Paris, Romainville.
Fondation pour l'art contemporain Claudine et Jean-Marc Salomon, Annecy.
- 2019** *Vous n'êtes pas un peu beaucoup maquillé ?* — *Non*, Iconoscope, Montpellier.
- 2018** Jean-Luc Verna, Musée d'Histoire Naturelle, Toulouse.
- 2016** *Vous n'êtes pas un peu beaucoup maquillé ?* — *Non*, MACVAL, Musée d'art contemporain du Val de Marne, Vitry sur Seine.

Expositions collectives

- 2022** *Mauvais Genres ou la beauté convulsive*, Le Parvis centre d'art contemporain, Ibos.
- 2021** *Comics Trip*, Collection Lambert, Avignon.
Des photographies, des artistes et le cardigan pression, Boutique agnès b., Lyon.
Nouvel accrochage de la Villa Emerige, Paris.
Une journée en Utopie, à partir des collections des fonds régionaux d'art contemporain des Hauts-de-France (Frac Grand Large et Frac Picardie), Familistère de Guise.
A l'âge de PIERRE, Espace Cardin, Saint-Ouen.
Corps Nouveaux, (Cur. Marguerite Pilven), La Traverse centre d'art contemporain, Alfortville.

Les muses de Mauvais Genres ou la beauté convulsive (sélection)

La Bourette



© Photo : Paul Herman

La Bourette est un personnage incontournable des soirées lesbiennes parisiennes, mystère du night-clubbing, étrange muse de la nuit... La Bourette habitera le centre d'art et ses mauvais genres, le temps d'une soirée ou plus...

L'artiste a produit de nombreuses performances en duo avec Patrick Vidal, dans les bars Lili La Tigresse et Le Comptoir à Paris. Des numéros de Cabaret chez Madame Arthur (2015-2017) et encore dans le célèbre cabaret Le Secret (2019-2020).

La Bourette est l'interprète de pièces chorégraphiques de Christian Rizzo, Jérôme Bel et Viviana Moin. On lui doit également des interventions remarquées lors de vernissages d'expositions : *Masculin/Feminin* au centre Pompidou ou encore *Andy Warhol* à la Fondation Mona Bismarck.

David Noir



© David Noir

Artiste, performeur, carnettiste, créateur de personnages hybrides et chantants, David Noir crée sa première compagnie en 1985 puis s'oriente quelques temps vers la vidéo. Il réalise *Les Animaux Décousus*, travail sur sa sexualité préfigurant la forme et la recherche de ses projets scéniques à travers des thèmes récurrents tels que l'individu face à la collectivité, les multi sexualités, l'oppression de l'éducation, la tentation de la soumission à l'ordre établi et l'enfance déçue.

Monsieur K.



Portrait de Monsieur K. © Marian Andréani

En 2001, Jérôme Marin invente le personnage de Monsieur K., être de la nuit aux intentions troubles auquel il est permis de prêter toutes les exubérances. Monsieur K. est le personnage principal d'un spectacle musical créé en 2001 dans l'imaginaire du cabaret berlinois des années 20-30.

À partir de 2006, Monsieur K. reprend une formule piano/chant, avec Antoine Bernollin au piano, composée d'un répertoire de chansons originales. C'est le début de multiples collaborations avec des artistes-performeurs parisiens autour, notamment, des questions de genre. Il organise aussi de nombreuses soirées cabaret au café-spectacle-littéraire L'Ogre à Plumes à Paris et participe à plusieurs soirées-événements parisiennes (Le Divan du Monde, Le Palais de Tokyo, Chez Moune,...) et ailleurs en France (Festival Bisqueers roses, l'Astrolabe, EMMETROP, Printemps de Bourges, Festival Impulsions...).

Il participe également à des performances organisées par Tom de Pekin à l'occasion de ses expositions.

Monsieur K. se produit dans le célèbre cabaret parisien Madame Arthur. Depuis 2019, il est l'égérie d'une nouvelle aventure cabaret parisien : Le Secret.

Lalla Morte



© Photo : Lorenzo Maiano

Créature burlesque et exotique, mystérieuse et mélancolique, Lalla Morte est une danseuse performeuse dont la beauté et la délicatesse sont un véritable appel au rêve. Femme fakir-performeuse-échevelée, Lalla Morte danse sur les tessons de bouteille et les d'autres objets tranchants et dangereux. Avec elle, le déjeuner sur l'herbe se transforme en séduction du fakir, sa culotte sur mesure n'est là que pour se faire piquer...

Après une expérience collective avec la troupe de « cabaret dangereux », Murder-suicide Presents, elle se lance en solo dans une recherche plus approfondie de l'art du cabaret et se retrouve propulsée sur la nouvelle scène émergente du Burlesque qui l'amène à se produire à travers le monde.

Lalla Morte collabore aussi bien avec des musiciens, qu'avec différents collectifs et artistes comme The Slackers (USA), Gypsy Hotel (UK), House of drama (Paris), Crium Delirium (Paris), Nyctalopes (Paris), Kiki Picasso (Bazooka)...

Collaboratrice du Cirque Electrique et de la compagnie HEY !, Lalla Morte apparaîtra aussi dans le prochain film de Bertrand Mandico, *Conan la Barbare*.

Quentin Dée



© Quentin Dée

Quentin Dée maîtrise le pole dance à la perfection. Artiste de cabaret, il est aussi créateur du « Musée obscène, cabaret moderne/ fetish festival »

Vêtu d'un costumes bleu et brillant, Quentin Dée est l'auteur d'un spectacle somptueux réalisé pour la revue RAGE du cabaret Décadent au cirque Electrique de Paris.

Karen Chessman



© Karen Chessman

Karen Chessman est adepte du pony-play, une pratique qui consiste à se transformer en cheval et à être dressé comme tel. À travers ce jeu de soumission et de domination, l'artiste questionne et abandonne progressivement son identité humaine pour vivre une quête mystique.

Le pony-play est un rituel de domination entre un dresseur et un dressé, une métamorphose orchestrée pour qu'un humain finisse par se comporter comme un cheval. Outre le vocabulaire d'assujettissement, il est question de tout un attirail avec combinaison de cuir et queue intégrée, harnais, mors, brides, fouet, carriole et bien évidemment sabots.

Karen Chessman est également dessinatrice, performeuse et poète. Elle s'est initiée au pony-play de 2007 à 2015 auprès de Foxy Davis et de la tribu des Nez-Percés en Floride, épisode-révélation de son « esprit cheval ».

Institution

Le Parvis Scène Nationale Tarbes-Pyrénées - Centre d'art contemporain

Le centre d'art contemporain du Parvis est un lieu atypique !

Installé depuis plus de quarante ans au cœur d'un centre commercial situé en périphérie de Tarbes, il est engagé, aux côtés de la scène nationale et du cinéma du Parvis, au soutien actif de la création contemporaine dans toute sa diversité.

Lieu de production, de diffusion, de médiation et d'édition de l'art contemporain, le centre d'art propose une programmation annuelle de 4 à 5 expositions temporaires de rayonnement national et international. Monographiques et collectives, elles font appel à la création confirmée comme à l'émergence et soutiennent pour ce faire l'expérimentation artistique.

Chaque exposition est assortie de productions d'œuvres inédites et d'une politique de médiation culturelle exigeante et conviviale qui propose au public un éclairage singulier de la création artistique actuelle. Régulièrement, les projets du centre d'art se déploient hors-les-murs avec des expositions et des résidences artistiques sur tout le département des Hautes-Pyrénées et au-delà.

Il développe par ailleurs une politique d'éditions en lien avec les artistes et les lieux partenaires.

La programmation artistique s'inspire de réflexions précises attachées à la réalité du lieu, mais partagée par la scène artistique actuelle : la transdisciplinarité artistique, ou scientifique, le rapport au vivant, les géographies intimes et collectives, la dérive des imaginaires. Les expositions qui se succèdent se répondent les unes aux autres ouvrant de nouvelles perspectives sur le monde d'aujourd'hui et de nouvelles formes d'exploration de nos propres facultés imaginatives. Entre poésie noire et joyeuse, où se mêlent violence et légèreté, actualité et intemporalité, formes dionysiaques et concepts rigoureux, le centre d'art contemporain prévoit plusieurs axes d'exploration qui repensent l'art, le réel, la société, la science, l'altérité, le vivant et le paysage comme autant de champs d'expérimentation à partager avec le public.

Dans une attitude d'esprit qui associe l'ouverture à l'expérience, la curiosité à la sagacité, le désir à la réflexion, la médiation et l'action culturelle quant à elles sont envisagées comme des prolongements naturels de la programmation. Souvent conçue avec les artistes exposés, au moment où les œuvres et les contenus apparaissent, l'adresse faite aux publics cherche en permanence à renouveler le plaisir de découverte et le regard sur les œuvres : visites guidées et ateliers de création, conférences et formation, workshops, rencontres artistiques sont autant de propositions partagées entre les artistes et les publics.

Parmi les artistes exposés depuis près de 40 ans on trouve : Erik Dietman, Alain Séchas, Atelier van Lieshout, Franck Scurti, Xavier Veilhan, John Armleder, Bernard Frieze, Claude Lévêque, Claude Closky, Pierre Joseph, Christophe Drager. Plus récemment Jean-Luc Verna, Lida Abdul, Djamel Tatah, Mounir Fatmi, Anita Molinero. Et enfin, Jacques Lizène, Arnaud Labelle-Rojoux, Dora Garcia, Les frères Chapuisat, Botto & Bruno, Damien Deroubaix, Gisèle Vienne, John Cornu, Marnie Weber, Michel Blazy, Céleste Boursier-Mougenot, Jérôme Zonder, Berdaguer&Péjus, Claire Tabouret, Nina Childress, Philippe Quesne, Philippe Romette, Dominique Blais, Elodie Lesourd, Jeremy Deller, Rolf Julius, Kapwani Kiwanga, Barthélémy Togo, Marco Godinho, Art Orienté Objet, Abraham Poincheval, Bianca Bondi, Laurent Grasso...

...

Le Parvis centre d'art contemporain est membre de d.c.a, Association française de développement des centres d'art, du réseau Air de Midi - Art Contemporain en Occitanie et du LMAC- Laboratoire des Média-tions en Art Contemporain d'Occitanie. Il reçoit le soutien du Ministère de la Culture et de la Communication, de la DRAC Occitanie, du Conseil régional d'Occitanie Pyrénées - Méditerranée, du Département des Hautes-Pyrénées, de l'agglomération Tarbes-Lourdes, ainsi que du GIE du magasin Leclerc Méridien.



Direction régionale
des affaires culturelles
Midi-Pyrénées



d.c.a

réseau
air de Midi
art contemporain
en Occitanie

Céline du Chéné



Crédit photo : © Radio France

Céline du Chéné est auteure de documentaires radiophoniques à France Culture et chroniqueuse à *Mauvais Genres*, émission où depuis 11 ans, elle présente son *Encyclopédie pratique des mauvais genres* consacrée aux artistes de la marge, aux pratiques hors-normes, à l'étrange et l'érotisme. Ce travail radiophonique a donné lieu à une exposition *A mon seul désir, 20 ans de Mauvais Genres* chez agnès b. réalisé avec François Angelier en 2017-2018. En parallèle, elle réalise de nombreux documentaires, les derniers en date étant sur la maison hantée de Sarah Winchester, Rirette Maitrejean, anarchiste de la Belle Époque, les sorcières d'hier et d'aujourd'hui, ainsi que le monde mystérieux des champignons. Elle a aussi produit des séries d'entretiens au long cours avec, par exemple, l'océanologue François Sarano, l'elficologue Pierre Dubois, Catherine Robbe-Grillet grande prêtresse du sadomasochisme ou Hélène Hazera, militante féministe et femme trans.

Elle a publié plusieurs livres dont « Les Sorcières, une histoire de femmes » (éditions Michel Lafon/France Culture en 2019, sortie en poche janvier 2022), « L'Encyclopédie pratique des mauvais genres » (aux éditions Nada en 2017), « Blason du corps » (Littérature Mineure, 2017) et « Dracula, prince des ténèbres » (Larousse, 2009). Elle prépare actuellement un livre sur la maison hantée de Sarah Winchester (éditions Michel Lafon, octobre 2022).

Par ailleurs, passionnée par le son, elle a reçu en 2001 la bourse de création sonore de la SCAM pour son documentaire « James Baldwin en quête d'identité » et en 2017 le prix *Tout Court* de la SCAM (société des auteurs de radio) avec Laurent Paulré, réalisateur à France Culture, pour « Pas si bêtes », série radiophonique sur le monde sonore animal. En mars 2022, ils présenteront à la maison de la radio l'exposition sonore et visuelle de « Pas si bêtes, la chronique du monde sonore animal » avec la collaboration de l'artiste et scénographe Gérard Lo Monaco.

Avec Laurent Paulré, elle compose régulièrement des paysages et récits sonores : à l'occasion du festival *Nuit#couchée* (en 2017 et 2019) ou pour des expositions d'artistes comme Julien Salaud, Stéphane Blanquet ou Tamina Beausoleil. Le duo crée des déambulations sonores au musée de la chasse et de la nature, à Paris (« Sorcières » (2018), « Voix animales » (2019) et « Sur la piste du cerf » (septembre 2021) ainsi qu'au muséum d'histoire naturelle de Toulouse, « Murmures » (2021-2022). Ils ont produit une série de podcasts autour du thème des « Rencontres sauvages » pour la réouverture du musée de la chasse et de la nature (juillet 2021), ainsi qu'une série de portraits sonores pour l'université Paris-Saclay autour de l'interculturel.

Par ailleurs, Céline du Chéné souhaite recréer le Cabaret du Néant avec la metteuse en scène et plasticienne Valérie Lesort. Elles aimeraient réhabiliter ce haut lieu des attractions d'outre-tombe du Montmartre de la Belle Époque, en y insufflant une dimension plus actuelle mais tout aussi magique et poétique.

Céline du Chéné a été nommée Chevalière des Arts et des Lettres à l'hiver 2020.

France Culture
<https://www.franceculture.fr/personne/celine-du-chene#biography>

Entretien François Angelier / Céline du Chéné - 2017
<http://www.damepipi.tv/2017/10/mauvais-genres.html>

La sorcière à travers les âges, interview – 2020, FranceTV
<https://www.youtube.com/watch?v=QbvgHfWPINA>

François Angelier

Producteur à France-Culture (*Mauvais Genres*), journaliste au Monde des livres (rubrique poches), éditeur et auteur, François Angelier manifeste depuis toujours un vif intérêt, voire une passion, pour l'expérience des limites, les pratiques transgressives sous toutes formes et expressions, qu'elles soient fantastiques, mystiques, voire politiques. C'est à ce titre qu'il travaille depuis plusieurs décennies sur les catholiques de plume les plus frénétiques de Barbey d'Aurevilly à Léon Bloy (*La Fureur du juste*, Seuil) et Georges Bernanos dont il vient de publier (Seuil) une ample biographie : *La Colère et la grâce* ; il anime également, dans le même esprit, la collection « Golgotha » aux éditions Jérôme Millon. Auteur de travaux sur Jules Verne (*Dictionnaire* aux éditions Pygmalion, série Verne dans la collection Bouquins), il a fait, depuis 25 ans et avec l'aide d'une équipe d'expert chevronnés, de l'émission *Mauvais Genres*, un véritable observatoire de la culture de genres sous toutes ses formes, littéraires, graphiques et cinématographiques, à la fois cabaret fantasque, freakshow et cabinet de curiosités.

Laurent Paulré

Laurent Paulré, réalisateur à France culture, travaille à la réalisation d'émissions et de documentaires tels que *Mauvais Genres*, *Minuit Dix* ou *La Série Documentaire*.

Il crée des paysages sonores et musicaux avec Céline du Chéné productrice à France Culture, pour des expositions (Julien Salaud, Tamina Beausoleil, Stéphane Blanquet) ou des lieux (musée de la chasse et de la nature à Paris, fondation agnès b.)

Depuis 2019, est diffusé tous les premiers vendredis du mois sur Phaune Radio un programme sonore inspiré de l'émission *Mauvais Genres* ainsi que tous les premiers mercredis du mois sur Jet FM avec l'ensemble O.

En 2010 naît le label *Contours* pour lequel il produit des artistes comme Ojard, Nina Santes et Jérôme Marin pour qui il a fait un clip avec Nicolas Cheron.

<https://www.franceculture.fr/personne/laurent-paulre>

<https://www.discogs.com/label/1092595-Contours>

https://www.youtube.com/watch?v=XgmTmdKH3Hw&feature=youtu.be&fbclid=IwAR2BUrRiqTWqeYMvhVIY_k3S-QIIP4laqlgchDD2Hzgx4CtNNiVzoFvuQD0

<https://www.chassnature.org/penser-lecofeminisme/>

<https://www.chassnature.org/voix-animales/>

Autour de l'exposition

Pour les scolaires

> La visite d'exposition et son atelier de création « ça va pas la tête ? »

S'amuser et s'initier à l'art de l'autoportrait par le biais de la caricature, voici une belle entrée en matière pour aborder l'exposition *Mauvais Genres*
CP > CM2 - Durée : 1h à 2h
6EME > TERM - Durée : 2h

> Conférence d'histoire de l'art « Le mauvais genre dans l'art » par Alain-Jacques Levrier-Mussat

Ou comment la culture populaire a influencé certains chefs-d'œuvres de l'histoire de l'art. Une enquête passionnante sur l'inspiration souvent insoupçonnée et la vie secrète des artistes.
CM2 > TLE - Durée : 2h

> Atelier philo « Peut-on rire avec l'art ? »

Il est vrai que lorsque l'on regarde les autoportraits d'artistes, rares sont ceux qui se sont représentés hilares, ou dans des situations inattendues voire incongrues... On serait alors tenté de penser que l'art est une affaire sérieuse et que lorsqu'on entre dans un musée on doit se tenir sage comme une image. L'humour, l'auto-dérision, l'étrange et le burlesque n'y ont, apparemment, par leur place... Par des allers-retours simples et ludiques, les enfants pourront déconstruire les processus de construction des repères et jugements de valeurs qui entrent en compte dans nos systèmes de croyances et autres points de vue.
CE2 > 4EME - Durée : 1h

> Atelier philo « Oeuvres majeures VS oeuvres mineures »

D'après quels critères distingue-t-on les œuvres « majeures » des œuvres « mineures »? Cet atelier permettra de mettre en lumière les pré-supposés et les pré-jugés qui sont à la base de tout jugement de valeur.
3EME > TLE - Durée : 1h

> Une expo et un film : « De l'art et du cochon »

Carte blanche cinéma offerte à Céline du Chéné qui viendra à la rencontre des lycéens autour des sujets de prédilection qui l'animent et des êtres qu'elle affectione : les muses crépitantes de la contre-culture et les génies obscurs de l'underground.
2NDE > TLE - Durée : une matinée au Parvis

Pour les enseignants

> La visite en avant-première

Ne manquez pas cette visite essentielle à la préparation de votre venue au Parvis pour tout savoir sur le travail des artistes, les modalités de visites avec les classes et le contenu des ateliers.
Mar. 8 mars - 18h

Pour les familles et les groupes du hors-temps scolaire

Ateliers payants - 5€/enfant (gratuit pour les adultes qui accompagnent)
3€/enfant en groupe (gratuit pour les adultes qui accompagnent)
5€ pour les adultes solo.

> La visite d'exposition et son atelier de création « ça va pas la tête ? »

Petits et grands découvrent ensemble l'exposition et participent à l'atelier de création où ils découvriront les techniques joyeuses, parfois jubilatoires et irrévérencieuses, de la caricature !

Pour tous, dès 7 ans

Mer. 16 mars - 14h30-16h

Mer. 20 avril - 14h30-16h

> V.I.A.N.D.E.

Voyage Initiatique Alimentaire Néanmoins Dangereusement Equestre

Dans le cadre du festival « Le Grand Jeu » dédié à la jeunesse, Fabrice Warchol (Supermarché Ferraille, Musée Ferraille, Villemolle 81...), Isabelle Gaspar (la poétesse du Groland !) et Thomas Rameaux (X-Or, Astaffort Mods, Cheb Shata, Renaud Buto...) réalisent une performance déambulatoire, fantasque et pleine de surprises dans les espaces du Parvis. L'exposition en sera le point de départ.
Pour tous, dès 7 ans
Ven. 4 mars - 16h-17h

> Petit-déjeuner Histoire de l'art « Chercher le garçon »

Ce délicieux moment sera l'occasion idéale de nous questionner, petits et grands, sur la représentation du genre dans l'histoire de l'art.
Pour tous, dès 9 ans
Jeu. 28 avril - 10h-11h

> Atelier « Fabriquer son maquillage queer ! »

Initiation à la fabrication d'onguents et de maquillages pour se transformer !
Pour tous, dès 7 ans
Ven. 29 avril - 14h30-16h30

> Atelier scientifique « Dégommer les stéréotypes » avec Les Petits Débrouillards

Spécialement inspirés par l'exposition, les scientifiques des Petits Débrouillards proposent de multiples expériences dévoilant la richesse des mélanges et des hybridations.
Pour tous, dès 7 ans
Jeu. 5 mai - 10h-12h

> Atelier « Sortez du moule ! »

Travail autour des empreintes corporelles via le plâtre, la cire, la résine, le papier... et même le chocolat !
Pour tous, dès 8 ans
Ven. 6 mai - 10h-12h

++ Carte blanche cinéma à Céline du Chéné

Céline du Chéné a le plaisir de vous accueillir au cinéma du Parvis mercredi 16 février à 17h00 pour la sortie nationale du dernier film très mauvais genre de Bertrand Mandico. Une œuvre dont elle connaît parfaitement les resorts et les étrangetés et qu'elle sera heureuse de partager avec le public !

Bertrand Mandico

After blue (Paradis Sale)

2021 - 2h10

Sur une planète sauvage, dans un futur proche, Roxy, une adolescente solitaire, délivre une criminelle ensevelie sous les sables. A peine libérée, cette sernière sème la mort. Tenues pour responsables, Roxy et sa mère Zora sont bannies de leur communauté et condamnées à traquer la meurtrière. Elles arpentent alors les territoires surnaturels dans leur paradis sale...

Mer. 16 fév. 17h00-19h07

Tarif : 5€

En soirée pour tous les publics : Les mercredis du centre d'art

Ce programme de rencontres hebdomadaires autour de l'exposition est le rendez-vous incontournable du centre d'art ! Généralement programmées le mercredi soir - mais pas seulement ! - ces rencontres, conférences, soirées cabaret et performances proposent de nouvelles approches de l'exposition. Réservez vos places ! Entrée libre - uniquement sur réservation : centredart@parvis.net

> Preview avec Céline du Chéné, Magali Gentet et les artistes

La veille du vernissage, les artistes et les deux commissaires de l'exposition vous ouvrent les portes secrètes des mondes parallèles et étranges, intimes et fantasmatiques dans lesquels œuvrent les artistes de *Mauvais Genres ou la beauté convulsive*.
Mar. 15 fév. 19h00-20h30

> Performance de La Bourette, la muse de Mauvais Genres ou la beauté convulsive

La Bourette est un personnage incontournable des soirées lesbiennes parisiennes, mystère du night-clubbing, étrange muse de la nuit... La Bourette habitera le centre d'art et ses mauvais genres, le temps d'une soirée ou plus...
Mer. 16 fév. 19h30

> Concert hypnotique de Marie Lisel et Jérôme Poret

Une aventure sonore qui prendra la forme d'un Rêve Eveillé Augmenté collectif par l'hypnose, sous la conduite de l'artiste hypnologue Marie Lisel et du compositeur Jérôme Poret.
Mer. 16 mars 19h00-20h30

> Performance lue et chantée de Diane Réa

A travers ses œuvres, Diane Réa explore les notions du genre, de la féminité, de la sexualité. Dans son parcours, Diane Réa s'est intéressée au travail de Madeleine Berkhemer, célèbre artiste Néerlandaise décédée subitement en 2009. Lecture et chanson spécialement composées par Diane Réa en hommage à la disparue seront proposées pour célébrer l'univers sensuel et féminin de cette artiste dont une œuvre est exposée à Lourdes
Mer. 23 mars 19h00-20h30

> Conférence de Myriam Mechita

Artiste tellurique, Myriam Mechita explore les profondeurs de l'âme humaine et donne vie à des formes monstrueusement magnifiques.
Mer. 30 mars 19h00-20h30

> Performance de Karen Chessman

Adepte du pony-play, une pratique qui consiste à se transformer en cheval, Karen Chessman questionne et abandonne progressivement son identité humaine pour vivre une quête mystique.
Mar. 05 avril 19h00-20h30

> Séance d'art divinatoire et interactif de Camille Ducellier

La réalisatrice et sorcière queer Camille Ducellier nous embarque dans son univers hors-normes !
Mer. 13 avril 19h00-20h30

> Soirée Convulsive : Conversation de François Angelier et Céline du Chéné

Suivie d'une Soirée Cabaret avec David Noir, Monsieur K., Quentin Dée, Lalla Morte et La Bourette

Cette soirée hautement convulsive débute par une conversation entre François Angelier, producteur de l'émission « Mauvais Genres » sur France Culture, et Céline du Chéné. La soirée convulsive se poursuit avec les égéries des cabarets parisiens les plus en vue. Femme fakir et artistes du burlesque nous feront vivre une soirée hautement magnétique sous le signe de l'étrange et des paillettes !
Mar. 19 avril 19h00-21h30

> Conférence de Jean-Luc Verna

« Je viens de la rue et, maintenant, je suis dans les musées. Le dénominateur commun, c'est mon corps. » Tour à tour plasticien, actrice, modèle, danseur, performeur et diva, Jean-Luc Verna est un artiste aux multiples visages !
Mer. 27 avril 19h00-20h30

> Finissage de l'exposition en présence de Bertrand Mandico et Elina Löwensohn

Rétrospective filmographique de Bertrand Mandico et d'Elina Löwensohn, suivie d'une rencontre-conférence avec ces artistes qui pulvérisent les normes !
Sam. 07 mai (programme en cours)

Informations pratiques

Le Parvis, centre d'art contemporain

Centre Méridien
Route de Pau
65420 Ibos
www.parvis.net

Magali Gentet

Responsable du centre d'art et commissaire des expositions
magali.gentet@parvis.net

Catherine Fontaine

Chargée de la médiation pour les publics
centredart@parvis.net - 05 62 90 60 82

Horaires d'ouverture

Du mardi au samedi
De 11h à 13h et de 14h à 18h30
Horaires modulables pour les groupes
Entrée libre
Fermé les jours fériés

Scolaires et autres groupes

Visites et ateliers adaptés aux niveaux des classes et des groupes
Uniquement sur réservation : cenredart@parvis.net
Expositions et activités gratuites pour les scolaires.
Pour le hors-temps scolaire, les familles et tout autre groupe :
ateliers payants - 5€/enfant (gratuit pour les adultes qui accompagnent)
3€/enfant en groupe (gratuit pour les adultes qui accompagnent)

Pour venir au centre d'art du Parvis

En voiture :

Depuis Toulouse : Autoroute A64, sortie 12.
Après l'échangeur, au premier rond-point : suivre
direction Le Parvis scène nationale
Depuis Pau : Autoroute A64, sortie 12. Après l'échangeur,
au premier rond-point : suivre direction Le Parvis scène
nationale

En avion :

Paris Orly Ouest / Tarbes Lourdes Ossun
(2 fréquences par jour avec Air France)
Paris Orly Ouest et Paris Charles de Gaulle / Pau Uzein
(8 fréquences par jour avec Air France)

En bus depuis Tarbes centre :

Ligne de Bus TLP Mobilités T1 : Place Verdun > Ibos-Méridien

Port du masque obligatoire dans tous les espaces du Parvis.

L'entrée dans les lieux est soumise au PASS VACCINAL à partir de 12 ans